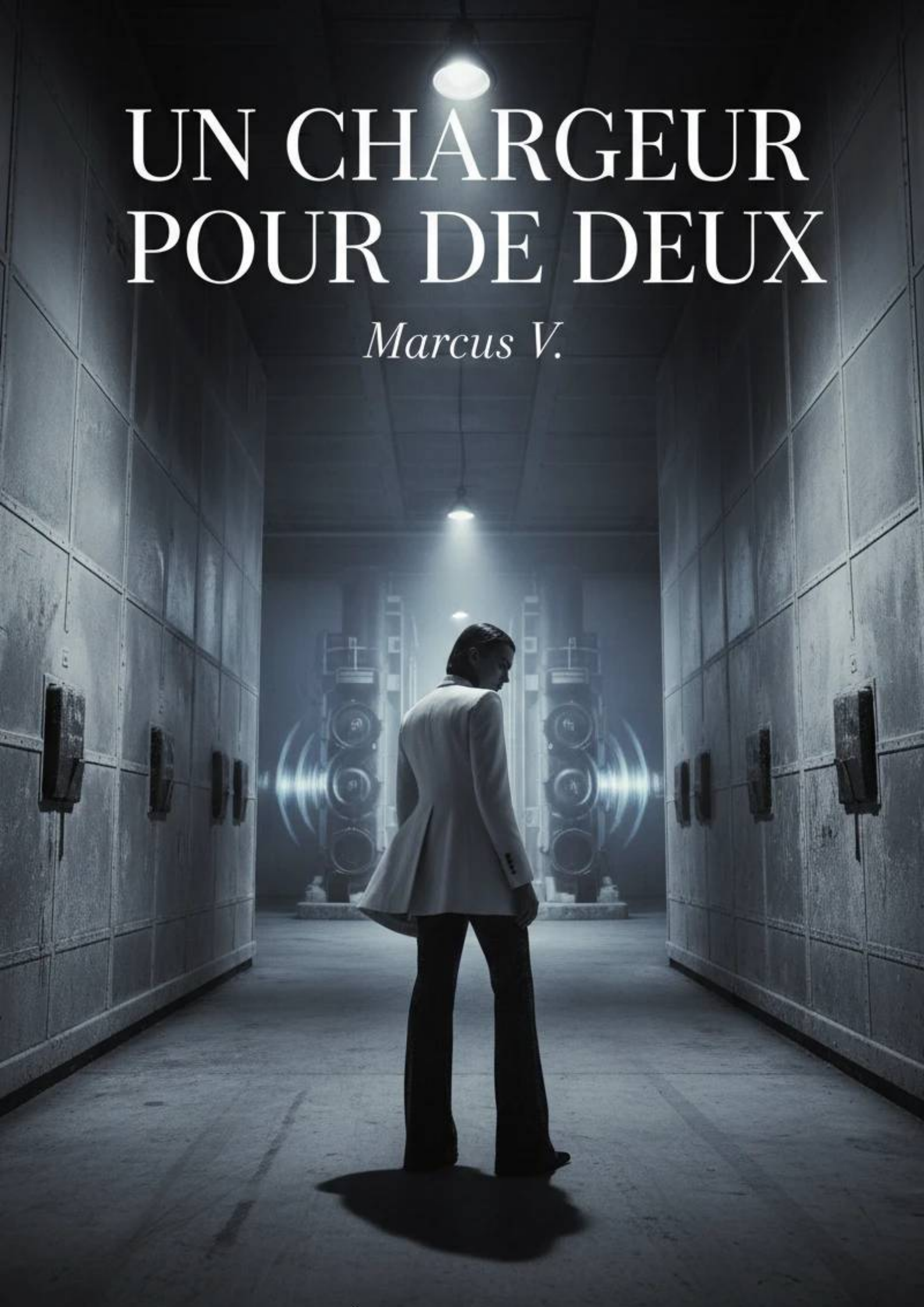


UN CHARGEUR POUR DE DEUX

Marcus V.



Un Chargeur Pour Deux

Par Marcus V.

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Zéro Absolu	4
Chapitre 2 : L'Extraction Interne	11
Chapitre 3 : Tachycardie à 140	20
Chapitre 4 : Première Ogive	31
Chapitre 5 : Géométrie Variable	39
Chapitre 6 : Cavitation	48
Chapitre 7 : La Mule se Redresse	56
Chapitre 8 : L'Usure des Métaux	65
Chapitre 9 : Quatrième Impact	75
Chapitre 10 : Nécrose Sèche	84
Chapitre 11 : Cinquième Percution	95
Chapitre 12 : Le Sacrifice du Chirurgien	107
Chapitre 13 : Sept Milligrammes de Plomb	115
Chapitre 14 : Aube de Fer	123

Chapitre 1

Zéro Absolu

Fos-sur-Mer. Zone industrielle n°4. Entrepôt frigorifique « Frigo-Sud ».
Vingt-trois heures cinquante-huit.
La température interne affiche -18,4°C.

Le silence est une nappe de plomb. Il est percé par le ronronnement autistique des compresseurs industriels. L'air est saturé de cristaux de glace en suspension. Chaque inspiration brûle les alvéoles pulmonaires. L'oxygène est rare, remplacé par une buée épaisse qui s'échappe des bouches comme une preuve de vie résiduelle.

Treize corps jonchent le béton lisse.

La disposition des cadavres forme une géométrie absurde. Une cartographie de l'échec. Le sang ne coule plus. Il a coagulé en quelques minutes, se transformant en plaques de laque sombre, puis en galettes de verre pourpre. Les fluides biologiques obéissent aux lois de la thermodynamique. À cette température, la mort est propre. Elle ne sent rien, sinon l'ozone et la viande congelée.

Elias se tient debout, au centre du hall B.

Ses articulations craquent. Un bruit de bois sec. Il porte un pardessus en laine sombre, alourdi par l'humidité ambiante. Son regard balaie la zone de gauche à droite. Méthodique. Un radar humain.

Il baisse les yeux sur sa main droite. Elle tremble.

C'est une oscillation de haute fréquence, un spasme nerveux que sa volonté ne contrôle plus. Un signal de fin de série. Il transfère son arme dans la main gauche. Le métal du Glock 17 est plus froid que la glace. Il sent le polymère coller à la peau de

sa paume. Un phénomène d'adhérence moléculaire.

Il presse le bouton d'éjection du chargeur.

Rien ne tombe.

Il tire la culasse vers l'arrière. Elle se bloque en position ouverte. Le puits est vide. La chambre est vide. L'arme n'est plus qu'un marteau de 700 grammes. Inutile.

Elias observe le premier corps à ses pieds. Un soldat du cartel. Veste de survêtement synthétique. Un impact de 9mm dans l'orbite gauche. L'œil a explosé sous la pression hydrostatique. Le liquide vitré a gelé instantanément, créant une perle de givre sur la joue du mort. Elias ne ressent rien. Ni remords, ni triomphe. Juste un calcul de trajectoire.

Il enjambe une carcasse de porc fendue en deux, suspendue à un rail galvanisé. Le métal grince. Elias s'arrête. Son oreille gauche perçoit un froissement. Ce n'est pas le vent. Il n'y a pas de vent ici. C'est un bruit de polymère contre du nylon.

Angle mort. Rayonnage 42. Palettes de poissons blancs sous film étirable.

Elias avance. Ses pas ne font aucun bruit. Semelles de gomme tendre. Il contourne un chariot élévateur à l'arrêt. Les voyants de charge clignotent en rouge. Une pulsation lente. Comme un cœur qui s'éteint.

Il la voit.

Sous une bâche de protection thermique, un relief inhabituel. Une forme organique qui tente de se fondre dans la linéarité des stocks.

Elias pointe son arme vide. Le bluff est une procédure standard.

— Sors.

Sa voix est un raclement de gorge. Les cordes vocales sont raidies par le froid.

Pas de réponse.

— Sarah. Sors. Maintenant.

Un mouvement brusque. La bâche glisse.

Elle est là. Sarah.

Vingt-quatre ans. Les cheveux rasés de près, laissant apparaître un crâne aux contours parfaits. Un tatouage de chronomètre sur le poignet droit. Les chiffres indiquent zéro. Elle est accroupie, les muscles tendus comme des ressorts en acier trempé. Ses yeux sont des fentes sombres, dilatées par l'adrénaline et la survie.

Elle ne tremble pas. Le froid n'a pas encore atteint son noyau central. Elle porte un ensemble technique en nylon noir, ajusté, conçu pour la discrétion et le mouvement.

— Le Glock est ouvert, Elias, dit-elle.

Sa voix est claire. Chirurgicale. Elle a remarqué la culasse bloquée à l'arrière. L'observation spatiale est son domaine.

— Ça ne change pas la physique de l'objet, répond Elias. Je peux t'écraser le larynx avec la crosse avant que tu ne fasses un mètre.

— Tu n'as plus de munitions. Ils arrivent. J'entends les moteurs sur le parking.

Elias tend l'oreille. À travers les parois isolées de l'entrepôt, une vibration sourde. Des moteurs diesel. Des portières qui claquent. Le périmètre est en cours de bouclage. L'Ancien est là. Ses hommes ne nettoient pas. Ils éliminent les résidus.

— Le chargeur, Sarah. Donne-le-moi.

Elle esquisse un sourire qui n'en est pas un. Une simple contraction des muscles faciaux. Elle se lève lentement. Ses mouvements sont fluides, économes. Elle sait

qu'elle est la proie, mais elle possède la seule clé de la cage.

— Sept balles, Elias. C'est tout ce qui reste dans la zone. Sept ogives de neuf millimètres.

— C'est assez pour sept têtes.

— Ils sont vingt. Minimum.

Elias fait un pas en avant. La distance de combat se réduit. 1,50 mètre. La zone d'impact direct. Sa main droite s'agite violemment dans sa poche. Il la serre contre sa cuisse.

— Où est-il ?

Sarah ne répond pas immédiatement. Elle regarde les cadavres autour d'eux. Le carnage qu'il a orchestré avec les balles qu'il possédait déjà. Elle connaît le CV du "Chirurgien". Elle sait qu'il ne rate pas.

— Dans un endroit où tu ne pourras pas le prendre sans mon aide, dit-elle.

Elias analyse la structure corporelle de la jeune femme. Le nylon est lisse. Pas de poches cargo. Pas de holster. Pas de sac. Rien à la ceinture. Pourtant, l'objet est là. Il le sent. La densité de l'air change autour d'elle.

— Le rectum, déduit Elias.

Le visage de Sarah reste de marbre. Seul un léger battement de paupière trahit la confirmation. C'est une technique de mule. Classique. Efficace. Le froid contracte les tissus, rendant l'extraction complexe.

— Sept balles pour rester en vie jusqu'à l'aube, murmure-t-elle. On partage ?

— La loyauté est une erreur balistique.

— Alors on meurt ensemble. Ils vont entrer par les trois sas simultanément. Ils ont des lunettes thermiques. On est des taches de chaleur dans un frigo. On brille comme des soleils.

Elias regarde le plafond. Les gaines de ventilation. Les structures de soutien. L'Ancien ne donnera pas l'assaut immédiatement. Il va saturer les issues. Il va attendre que le froid fasse le travail de sape. À -18°C, le corps humain perd sa motricité fine en trente minutes. En deux heures, l'hypothermie sévère s'installe. Le sang quitte les extrémités pour protéger les organes vitaux. Les doigts ne peuvent plus presser une détente.

— On a une heure avant que mes doigts ne deviennent des bâtons de craie, dit Elias.

— J'ai besoin de chaleur pour le sortir, dit Sarah. Mon corps se refroidit trop vite. Les muscles se figent.

Elle désigne un petit local technique au fond du hall B. Une cabine de contremaître en plexiglas. À l'intérieur, un radiateur d'appoint. Une lueur orange, dérisoire dans cet océan de givre.

Elias ramène la culasse de son Glock vers l'avant. Le clic métallique résonne contre les parois de métal. Un bruit sec, définitif.

— Marche.

Il la suit, gardant l'arme pointée sur sa nuque.

Treize morts derrière eux. Vingt tueurs devant.

Sept balles entre les deux.

Ils entrent dans la cabine. L'espace est minuscule. Quatre mètres carrés. Une table en Formica, un ordinateur obsolète, des dossiers de livraison jaunis. Le radiateur électrique crépite. La chaleur est une agression.

Sarah se tourne vers lui. Elle défait la fermeture éclair de sa combinaison technique. Le curseur glisse dans un sifflement de plastique. Sous le nylon, elle ne porte rien. Sa peau est pâle, marbrée de bleu par le froid.

— Ne regarde pas pour le plaisir, Elias. Regarde pour la précision.

Elle se baisse. Elias observe la porte de la cabine. Il surveille le reflet sur le plexiglas. Dans le hall, une ombre vient de passer devant un néon.

Le premier éclaireur.

L'Ancien a envoyé les chiens.

Sarah pousse un gémissement étouffé. Un bruit de chair et de plastique. Elle se redresse, le souffle court. Dans sa main droite, elle tient un objet oblong, enveloppé dans du latex noir. Elle le déchire avec les dents.

Le chargeur du Glock 17 apparaît. Acier noirci. Ressort tendu.

Elle le tend à Elias.

Il le saisit. Il sent la chaleur résiduelle du corps de la jeune femme sur le métal. C'est la seule chose chaude dans cet entrepôt. Il l'insère dans le puits de l'arme.

Clac.

Le verrouillage est parfait.

Elias arme la culasse. Une cartouche est chambrée.

Il reste six balles dans le chargeur. Une dans le canon.

Sept ogives.

— On fait quoi maintenant ? demande Sarah.

Elle a remonté sa combinaison. Elle tremble, enfin. Le contrecoup de l'adrénaline.

Elias regarde le néon qui clignote au-dessus de la porte du hall.

Il voit l'ombre s'immobiliser. L'éclaireur utilise un détecteur de mouvement.

— On réduit la population, dit Elias.

Il éteint le radiateur d'appoint d'un coup de pied.

L'obscurité revient. Le froid reprend ses droits.

Elias lève son arme de la main gauche. Sa main droite est morte, enfouie dans sa poche, un poids inutile.

Le premier impact aura lieu dans moins de dix secondes.

La balistique ne ment jamais. Les hommes, si.

— Reste derrière moi, ordonne-t-il. Et ne respire pas trop fort. La buée te trahira avant ton ombre.

Il sort de la cabine.

Le chasseur est redevenu le fantôme.

Zéro absolu.

La nuit commence.

Chapitre 2

L'Extraction Interne

Le froid est un scalpel. Il découpe la peau en lamelles invisibles. -18 degrés Celsius. Dans l'entrepôt frigorifique de Fos-sur-Mer, l'air est une masse solide. Chaque inspiration brûle les alvéoles pulmonaires. Elias ne frissonne pas. Le frisson est une perte d'énergie. Une erreur thermodynamique.

Sarah est pliée en deux. Elle est adossée à une pile de palettes en bois de pin. Le bois craque sous l'effet de la rétractation thermique. Elle retire sa main de l'entrejambe de sa combinaison en nylon. Ses doigts tremblent. L'objet glisse sur le béton givré. Un bruit mat. Plastique contre minéral.

Le chargeur de Glock 17.

Il est enveloppé dans un fragment de gant chirurgical, scellé au ruban adhésif. Des traces de fluides biologiques et de lubrifiant siliconé brillent sous la lumière crue d'un néon agonisant. Elias ramasse l'objet. Le poids est correct. 190 grammes environ. Plein. Dix-sept cartouches théoriques. Mais ce chargeur est court. Une version modifiée.

Elias déchire le latex avec les dents. Le goût est chimique. Amer. Il extrait le boîtier d'acier noirci. Il appuie sur la première cartouche avec le pouce gauche. Le ressort de rappel oppose une résistance saine. 9mm Parabellum. Ogive blindée. Cuivre et plomb. Sept unités.

Sept vies en sursis.

— Tu l’as gardé au chaud, dit Elias.

Sa voix est un frottement de gravier. Pas d’ironie. Juste un constat biologique.

Sarah ne répond pas. Elle halète. Sa vapeur d'eau forme un nuage dense devant son visage. Ses pupilles sont dilatées. Mydriase réactionnelle. Le choc thermique s’installe. Elle contracte ses muscles masséters. Ses dents claquent comme des percuteurs à vide.

— Lève-toi, ordonne Elias.

Il insère le chargeur dans le puits de sa crosse. Le clic métallique résonne dans le vide de 4000 m². Il tire la culasse vers l'arrière. La première munition quitte les lèvres du chargeur. Elle glisse dans la rampe d'alimentation. La chambre se verrouille.

Sept balles. Une dans le canon. Six en réserve.

L'équation est simple. Le Cartel a envoyé vingt hommes.

Le ratio est de 2,85 cibles par projectile.

Elias doit modifier la réalité ou l'anatomie des assaillants.

À l'extérieur, un moteur diesel tourne au ralenti. Un bruit sourd. Constant. Un générateur de chantier. Puis, le balayage commence. Un faisceau de lumière blanche traverse les vitres hautes, renforcées de fils de fer. Le rayon découpe l'obscurité. Il frappe une carcasse de porc suspendue à un crochet de transport. La viande est un bloc de marbre rose.

— Ils sont là, chuchote Sarah.

— Ils étaient déjà là, corrige Elias. Ils installent le périmètre. Procédure de siège standard. Ils attendent que le froid nous casse les os.

Il observe sa main droite. Elle est logée dans la poche de son pardessus. Elle s'agite. Un mouvement brownien. Les nerfs moteurs envoient des signaux parasites. La maladie de Parkinson ne connaît pas de trêve tactique. Il reporte son attention sur sa main gauche. Stable. Mortelle.

Elias se déplace. Ses semelles en caoutchouc vibrent sur le givre. Il ne produit aucun son. Il connaît la topographie de l'acier. Il se dirige vers la zone des compresseurs. C'est le cœur bruyant du bâtiment. Les ventilateurs brassent un air saturé de givre. Un vrombissement à 80 décibels. Idéal pour masquer un déplacement.

— Suis mes pas, dit-il sans se retourner. Pose tes pieds là où la glace est mate. Si ça brille, c'est que c'est lisse. Tu glisses, tu meurs.

Sarah obéit. Elle bouge avec une économie de mouvement qui trahit son passé de gymnaste. Ses articulations ne font aucun bruit. Elle est une ombre de nylon.

Ils atteignent le premier rang de rayonnages. Des étagères de six mètres de haut. Chargées de cartons de produits transformés. Des tonnes de calories congelées. Elias s'immobilise derrière un montant en acier galvanisé.

À cinquante mètres, la porte de service Sud grince.

Le système de verrouillage a été forcé.

Un homme entre.

Silhouetté par les projecteurs extérieurs.

Il porte une veste tactique et un fusil à pompe Benelli M4. Un éclairage d'arme monté sur le canon balaie le sol.

Elias analyse la cible.

Distance : 42 mètres.

Luminosité : 10 lux.

Obstacle : Trois carcasses de porcs sur rail.

Vitesse de la cible : 0,5 mètre par seconde.

Il lève le Glock. Bras gauche tendu. Coude verrouillé. Il n'utilise pas les organes de visée. Il tire à l'instinct, suivant une ligne géométrique tracée dans son cortex.

Il attend.

L'homme progresse. Il passe entre deux carcasses.

Maintenant.

Elias ne presse pas la détente. Il la comprime. Lentement. Jusqu'au point de rupture.

Bang.

Le son est étouffé par le volume de la pièce et le bruit des ventilateurs.

La douille est éjectée. Elle tinte sur le sol.

La balle de 9mm traverse l'espace. Elle ne rencontre pas la chair. Elle frappe le rail métallique au-dessus de la tête du garde.

Sarah sursaute.

— Tu l'as raté !

Elias ne répond pas. Il regarde.

L'impact sur le rail a sectionné le câble de retenue du crochet.

Deux cents kilos de porc congelé chutent.

La gravité fait le travail.

La carcasse percute le garde au niveau des cervicales. Un bruit de branche cassée.

L'homme est plaqué au sol. Sa colonne vertébrale est en miettes. Son Benelli glisse sur le béton. Il ne crie pas. Ses poumons ne répondent plus.

Économie de munition. Une balle. Un mort par ricochet mécanique.

Il reste six balles.

— Récupère son arme, ordonne Elias.

Sarah s'élance. Elle rampe sur le ventre, glissant comme un reptile sur le givre. Elle atteint le corps. Le garde a les yeux ouverts. Ils sont déjà vitreux. Elle saisit le Benelli. Elle fouille les poches de la veste tactique. Elle revient vers Elias avec le fusil et quatre cartouches de calibre 12, des Brenneke.

— Il avait ça aussi, dit-elle en lui tendant une radio portative.

Elias prend la radio. Il règle le volume au minimum.

Une voix grésille. L'Ancien.

« ...Rapport, secteur Sud. Diaz, tu m'entends ? »

Elias éteint l'appareil.

— Ils savent qu'on est actifs, dit Elias. Ils vont saturer la zone. Ils ne chercheront plus à nous capturer proprement. Ils vont purger le bâtiment.

Il regarde Sarah. Elle tient le Benelli comme un talisman. Elle ne sait pas s'en servir. Il voit ses doigts crispés sur la garde.

— Le recul va te briser l'épaule si tu ne bloques pas la crosse contre ton os, dit-il. Vise les jambes. Le plomb ricoche sur le béton. Ça augmente la surface d'impact.

Il se remet en marche. Direction la mezzanine. Le point haut.

L'air devient plus rare. La condensation de leur haleine forme des stalactites sur les grilles de ventilation.

Soudain, une explosion de lumière.

Les verrières du toit volent en éclats. Des grenades flash.

Elias ferme les yeux un millième de seconde avant la détonation.

Flash. 140 décibels. 7 millions de candelas.

Le monde devient blanc.

Il sent la vibration dans le sol. Ils descendent en rappel.

Trois silhouettes noires. Des unités d'élite privées. Des masques à gaz. Des lunettes de vision nocturne GPNVG-18. Ils ont l'avantage technologique. Elias a l'avantage de la nécrose.

Il ne voit plus rien, mais il entend.

Le frottement du Kevlar contre les cordes.

Le clic des sélecteurs de tir sur "Rafale".

Elias tire.

Bang.

Un homme en l'air lâche sa corde. Il tombe de huit mètres. Le bruit de l'impact est celui d'un sac de ciment.

Bang.

Le deuxième est touché au bassin. Il reste suspendu à sa corde, hurlant, tournant sur lui-même comme un pendu grotesque. Son sang chaud s'évapore au contact de l'air glacial, créant une brume rouge.

Quatre balles restantes.

Le troisième homme touche le sol. Il roule. Il ouvre le feu avec un HK MP5.

Les balles labourent les cartons au-dessus d'Elias. Des flocons de purée déshydratée tombent comme une neige artificielle.

Elias est au sol. Sa main droite convulse violemment dans sa poche. Elle bat le rythme de son agonie nerveuse. Il l'ignore. Il utilise son bras gauche comme un trépied, appuyé contre une jambe de force du rayonnement.

L'assaillant avance en pas de loup. Il utilise son laser infrarouge. Un point rouge invisible à l'œil nu qui balaie l'obscurité. Elias voit le point sur le métal à dix

centimètres de son visage.

Le point se rapproche de son œil.

Sarah surgit de derrière un rack à sa gauche.

Elle ne vise pas. Elle fait ce qu'il a dit. Elle tire au sol.

BOUM.

Le Benelli hurle. Le recul la projette en arrière.

La balle Brenneke frappe le béton à deux mètres du garde. Elle éclate. Des fragments de plomb et de silice sont projetés vers le haut.

L'homme crie. Ses jambes sont hachées. Il tombe à genoux.

Elias se redresse. Il s'approche du blessé.

L'homme lève son MP5. Trop lent.

Elias lui saisit le canon de la main gauche, le dévie.

De la main droite — la main morte — il sort un couteau de précision, une lame de céramique cachée dans sa manche.

La main tremble, mais le mouvement est circulaire. Un arc de cercle parfait.

La lame sectionne la carotide, sous le masque à gaz.

Le jet de sang est puissant. Il est noir sous la lumière des néons.

Elias recule pour ne pas salir son pardessus. Le sang gèle en quelques secondes sur le sol, créant une patinoire d'hémoglobine.

Il ramasse le MP5 de l'homme. Il vérifie la chambre. Vide. Le chargeur est tombé dans la lutte. Inutile.

Il revient vers Sarah. Elle est assise par terre, tenant son épaule droite. Elle a une grimace de douleur.

— Je crois... je crois que c'est déboîté, siffle-t-elle.

Elias s'accroupit. Il ne lui demande pas si elle a mal.

— Respire. Expire à fond.

Il saisit son bras. Il exerce une traction sèche vers le haut, puis une rotation interne.

Crac.

L'articulation réintègre sa cavité. Sarah étouffe un cri dans son poignet.

— On ne peut plus rester ici, dit Elias. Ils vont saturer la zone au gaz ou mettre le feu.

L'Ancien ne veut pas récupérer la marchandise intacte, il veut effacer l'échec.

Il regarde le Glock.

Il reste quatre balles dans le chargeur.

Le décompte est une sentence.

Il tend la main à Sarah. Elle la saisit. Sa main est glacée, mais son pouls est rapide.

130 BPM. Elle est en vie.

— Elias ?

— Quoi.

— Tu as dit que la balistique ne mentait jamais.

— C'est vrai.

— Alors pourquoi tu n'as pas utilisé la deuxième balle sur le type en l'air ? Tu as attendu qu'il descende.

Elias s'arrête. Il regarde les trois cadavres derrière eux.

— Parce qu'un homme qui tombe est une trajectoire aléatoire. Un homme au sol est une cible statique. Je ne gaspille pas le plomb sur des probabilités.

Il se tourne vers la sortie principale. Les grandes portes coulissantes.

De l'autre côté, le monde les attend avec des fusils d'assaut et des projecteurs de 1000 watts.

— On sort par où ? demande Sarah.

Elias pointe le plafond. Un conduit d'évacuation d'air massif.

— Par le ciel. C'est là qu'ils nous attendent le moins. Ils pensent que nous sommes des rats. Ils oublient que les rats savent grimper.

Il insère le Glock dans sa ceinture.

Sa main droite s'est calmée. Le froid a engourdi les nerfs. Le Parkinson est vaincu par l'hypothermie.

C'est la seule victoire de la nuit.

Il commence l'ascension de l'échelle de service.

L'acier lui colle aux doigts. La peau s'arrache par plaques millimétriques.

Il ne sent rien.

Il compte les échelons.

Il compte les balles.

Il compte les morts à venir.

Zéro absolu.

Le chapitre de la viande est terminé.

Celui de l'acier commence.

Chapitre 3

Tachycardie à 140

L'acier galvanisé brûle la paume. La brûlure est sèche. Thermique. Négative. À -18 degrés Celsius, l'humidité cutanée gèle instantanément au contact du métal. La peau du derme s'arrache. Un sacrifice de cellules épithéliales pour chaque échelon gagné.

Elias grimpe. Sa main gauche mène la danse. La droite, traîtresse, est logée dans la poche de son pardessus. Elle vibre d'un tremblement de 6 Hertz. Le froid ralentit la conduction nerveuse. C'est une anesthésie forcée. Un répit mécanique.

Sarah suit à trois échelons en dessous. Sa respiration est un sifflement de turbine encrassée. Le nylon de sa veste frotte contre les montants. Un bruit de papier de verre. Inadmissible.

— Moins de friction, murmure Elias.

Sa voix ne porte pas à deux mètres. Elle s'écrase contre les blocs de glace suspendus.

Ils atteignent la passerelle technique. Une grille de fer déployé. Trois mètres de large. Elle surplombe le vide de l'entrepôt. En dessous, les carcasses de porcs oscillent. Treize mille kilos de viande morte. Un amortisseur acoustique naturel.

Soudain, un claquement sec.

Le système d'interphonie se réveille. Un larsen aigu traverse la zone. 1000 Hertz. Une pointe d'acier dans les tympans. Puis, une voix de synthèse. La prothèse vocale de l'Ancien. Un timbre métallique, dénué d'harmoniques.

— Elias. Tu es un mathématicien. Fais le calcul.

La voix rebondit sur les parois de béton banché.

— Sept ogives au départ. Trois douilles percutées dans la zone de transaction. Il t'en reste quatre. J'ai vingt-deux hommes sur le périmètre. L'équation est insolvable. Rends-moi la Mule. Garde la dernière balle pour ton palais. C'est une offre de sortie honorable.

Elias ne répond pas. Il observe le sol. Son œil gauche scanne les angles. Un balayage radar.

— Il ment, souffle Sarah.

Elle s'est accroupie contre la rambarde. Ses pupilles sont dilatées. Mydriase de combat. Elle cherche de l'oxygène dans un air qui cristallise ses poumons.

— Il ne ment pas sur le nombre, répond Elias. Il ment sur la probabilité.

Il sort le Glock 17. Le polymère est gris sous les néons. Il retire le chargeur. Le poids est mauvais. Trop léger. Il vérifie la chambre. Une cartouche engagée. Trois dans le chargeur. Neuf millimètres Parabellum. Chemisage en cuivre. Noyau de plomb. Quatre opportunités de modifier la réalité.

Un moteur thermique gronde à l'extérieur. Un groupe électrogène. Puis, le bruit caractéristique d'un vérin hydraulique.

La porte sectionnelle Sud s'ouvre de dix centimètres. Un filet de lumière orange rampe sur le sol.

Trois silhouettes se découpent dans l'entrebâillement.

Unités tactiques. Équipement lourd. Vestes pare-balles de niveau III-A. Casques en Kevlar. Ils ne courent pas. Ils glissent. Formation en triangle. Le "V" de la mort. L'homme de pointe porte un fusil d'assaut HK416. Les deux autres couvrent les flancs avec des SIG Sauer P320.

— Cible Alpha au centre, analyse Elias à voix basse. Bravo à gauche. Charlie à droite.

Il évalue la distance. Vingt-cinq mètres. Angle de tir : 45 degrés vers le bas.

— On fait quoi ? demande Sarah. Sa main cherche le chronomètre à son poignet. Elle veut mesurer la fin.

— On attend le point de convergence.

Elias pose le canon du Glock sur le rebord de la passerelle. Il utilise la structure pour stabiliser sa main gauche. La physique avant l'instinct.

Les trois hommes progressent entre les rangées de porcs. Leurs faisceaux de lampes tactiques percent la vapeur d'eau. Les lumens rebondissent sur le givre. C'est une forêt de cristal et de protéines.

Alpha s'arrête. Il lève la main. Poing fermé. Arrêt immédiat.

Il a vu une tache au sol. Le sang d'un des types de la transaction. Une flaque de rouge sombre, déjà transformée en patinoire visqueuse.

Alpha s'accroupit. Bravo et Charlie pivotent dos à dos. Couverture à 360 degrés. Professionnels. Trop professionnels. Ils appliquent le manuel. Le manuel est

prévisible.

— Sarah.

— Oui.

— Ton briquet.

Elle lui tend un Zippo en chrome brossé. Elias ne le prend pas.

— Jette-le vers la rangée 12. Sur le moteur du compresseur. Maintenant.

Sarah ne pose pas de questions. Son bras décrit un arc de cercle fluide. Une détente de fibre musculaire. L'objet fend l'air froid. Un sifflement imperceptible.

Le Zippo frappe le carter métallique du compresseur. *Cling*.

Le son est amplifié par les parois froides.

Bravo et Charlie pivotent instantanément vers la source du bruit. Leurs faisceaux convergent sur le compresseur. Alpha reste bas, mais sa tête tourne vers la gauche.

Le triangle tactique est brisé. Les têtes de Bravo et Charlie sont alignées pendant une fraction de seconde. Un chevauchement de deux trajectoires crâniennes.

Elias retient son souffle. Bradycardie volontaire. Le cœur descend à 50 BPM.

Il presse la détente.

Clac.

Le coup part. Le recul est sec. Une onde de choc qui remonte dans l'avant-bras.

La balle de 9mm quitte le canon à 360 mètres par seconde. Elle franchit la distance en 0,07 seconde.

Elle entre par l'os temporal de Charlie. Elle ressort par l'orbite gauche. Elle n'a pas perdu assez d'énergie cinétique. Elle continue. Elle pénètre le cou de Bravo. Elle sectionne la carotide. Elle finit sa course dans un bloc de glace.

Deux hommes tombent. Charlie est mort avant de toucher le sol. Son système nerveux s'est éteint comme une ampoule grillée. Bravo s'effondre en se tenant la gorge. Une fontaine de rubis jaillit sur la glace blanche. L'hypovolémie sera totale en douze secondes.

Alpha réagit. Réflexe de survie. Il plonge derrière une carcasse de porc. Il arrose la passerelle au jugé avec son HK416.

Rat-tat-tat-tat-tat.

Les balles de 5.56 déchirent l'acier de la passerelle. Des étincelles jaillissent à dix centimètres du visage d'Elias. Des éclats de métal lui labourent la joue. Il ne cille pas.

— Bouge ! hurle-t-il à Sarah.

Ils rampent sur la grille. Le bruit des impacts est assourdissant. L'entrepôt est devenu une caisse de résonance pour la mort.

Elias vérifie mentalement son décompte.

Une balle tirée. Deux cibles neutralisées.

Il en reste trois.

Alpha est toujours vivant. Alpha est le plus dangereux. Il a l'avantage de la cadence de tir.

— Derrière le conduit ! ordonne Elias.

Ils se glissent derrière une gaine d'aération en aluminium. Les balles d'Alpha perforent le conduit. Un son de tambour métallique. L'air froid s'échappe en sifflant.

Alpha change de chargeur. Elias entend le clic caractéristique du puits de chargeur. Un intervalle de 1.5 seconde.

Il se redresse. Un coup d'œil.

Alpha n'est plus là. Il se déplace. Il utilise les carcasses suspendues comme boucliers mobiles. Il fait osciller les porcs pour créer des interférences visuelles.

Malin.

— Il monte par l'escalier Est, dit Elias.

Il le sait. Il n'a pas besoin de le voir. C'est la seule option logique pour reprendre de la hauteur.

Sarah tremble. Ses dents s'entrechoquent. Ce n'est plus le froid. C'est l'adrénaline qui reflue. Le contrecoup chimique.

— Regarde-moi, dit Elias.

Sa voix est un scalpel.

— Respire par le nez. Lentement. Si tu paniques, tu consommes trop d'oxygène. Tes

muscles vont se tétaniser. Tu vas mourir d'épuisement avant qu'il n'arrive.

Elle hoche la tête. Ses yeux se fixent. Le mode prédateur revient.

Elias examine le plafond. Le conduit d'évacuation est à portée de main. Une trappe de maintenance sécurisée par quatre boulons de douze.

— Ouvre ça.

— Avec quoi ?

Elias sort un couteau de combat de sa botte. Acier 440C. Lame tantô. Il lui tend.

— Utilise la pointe comme levier. Dépêche-toi.

Pendant qu'elle s'acharne sur les boulons, Elias surveille l'escalier Est.

Une ombre. Un reflet sur un canon.

Alpha est sur la passerelle. À soixante mètres. Il progresse en utilisant les ombres portées des gaines techniques. Il est méthodique. Il ne gaspille pas ses munitions. Il attend d'avoir un visuel net.

Le système d'interphonie crépite à nouveau.

— Bravo pour le doublé, Elias, dit l'Ancien. Très efficace. Mais Alpha est mon meilleur élément. Il a fait le Liban. Il a fait le Mali. Il ne se fera pas avoir par un briquet.

Elias ignore la voix. Il calcule la distance.

Alpha s'arrête derrière un pilier de soutien. Il est à quarante mètres. Le Glock est une arme de poing. Sa précision chute drastiquement après vingt-cinq mètres, surtout dans un environnement à basse luminosité.

Elias a trois balles.

Il doit forcer Alpha à s'exposer.

— Sarah. La trappe.

— Encore un boulon !

— Laisse tomber. Écarte-toi.

Elias vise le dernier boulon. Un tir de précision chirurgicale. S'il rate, il perd une balle pour rien. S'il réussit, la trappe tombe et crée une diversion.

Il aligne les organes de visée. Le guidon est stable. La main droite, dans la poche, s'est arrêtée de vibrer. Le froid a gagné. Les nerfs sont morts.

Il presse la détente.

Clac.

Le boulon saute sous l'impact. La trappe en acier bascule et s'écrase sur la passerelle dans un fracas de tonnerre.

Alpha pivote et lâche une rafale reflexe vers la trappe qui tombe.

Elias ne regarde pas la trappe. Il regarde Alpha.

Au moment où Alpha tire, son épaule droite se soulève légèrement. Son centre de gravité bascule vers l'avant. C'est l'ouverture.

Elias tire sa troisième balle.

Elle traverse l'espace, passe entre deux gaines de ventilation, et frappe Alpha au niveau de la jonction entre le cou et la clavicule. Là où le gilet pare-balles ne protège rien.

L'ogive déchire le plexus brachial. Le bras droit d'Alpha devient instantanément inutile. Son fusil tombe.

Alpha pousse un cri étouffé. Il s'écroule, mais il est encore en vie. Il rampe vers son arme de poing avec sa main gauche.

— Elias ! Sarah pointe le fond de l'entrepôt.

La porte sectionnelle Sud s'ouvre complètement.

Quatre projecteurs de chantier s'allument simultanément. La lumière est aveuglante. 4000 watts de pure violence visuelle.

Une douzaine d'hommes entrent. Ils sont alignés. Une phalange de mort.

Au centre, une silhouette en costume trois pièces. L'Ancien. Il tient un micro. Ses pas résonnent sur le béton.

— C'est terminé, Elias. Le calcul est fini.

Elias regarde son arme.

Une balle en chambre.

Le chargeur est vide.

Il regarde Sarah.

Elle a réussi à ouvrir la trappe. Un trou noir vers les conduits d'aération.

— Monte, ordonne Elias.

— Et toi ?

— Je clos les comptes.

Il l'aide à se hisser dans le conduit. Ses jambes disparaissent dans l'obscurité.

Elias se lève. Il fait face à la lumière. Ses yeux brûlent. Ses poumons sont en feu.

Il lève son Glock. Un bras tendu. La posture du duelliste.

En bas, l'Ancien lève la main. Ses hommes s'arrêtent.

— Une seule balle, Elias. Choisis bien ta cible. Moi ? Ou toi-même ?

Elias sent le poids de l'arme. C'est un objet sacré. Un vecteur de destin.

Sa main gauche est ferme.

Il ne vise pas l'Ancien. Il ne vise pas les hommes de main.

Il vise le réservoir de fréon du compresseur principal, juste au-dessus de l'entrée. Un cylindre de pression de cinq cents litres. Gaz hautement inflammable sous forme pressurisée.

Un sourire imperceptible étire ses lèvres gercées.

— Mauvaise pioche, dit-il.

Il presse la détente pour la dernière fois.

L'étincelle rencontre le gaz.

L'entrepôt frigorifique n'est plus une chambre froide.

C'est une chambre de combustion.

Le monde devient blanc.

Puis noir.

Tachycardie à zéro.

Le chapitre de l'acier s'achève dans le feu.

Chapitre 4

Première Ogive

Moins dix-huit degrés Celsius.

La vapeur d'eau se cristallise sur les cils. Elias ne cligne pas des yeux. Ses pupilles sont dilatées. Elles captent le moindre photon errant sous les néons blafards. L'air est une morsure. Il pénètre les alvéoles pulmonaires. Il brûle.

Le silence de l'entrepôt frigorifique est une matière solide. Seul le bourdonnement des compresseurs industriels bat la mesure. Un rythme de machine. Inhumain.

Elias est adossé à un rack de stockage. Acier galvanisé. Froid polaire. Son pardessus en laine est une armure inutile. Il sent la raideur dans sa main droite. Les tendons se contractent. Les muscles fléchisseurs s'agitent de manière autonome. Le Parkinson ne connaît pas la trêve. C'est un parasite électrique.

Il observe Sarah. Elle est accroupie à trois mètres. Un animal de nylon et de muscles. Son tatouage de chronomètre au poignet semble s'accélérer dans l'ombre. Ses yeux brillent d'une terreur primale, canalisée par un instinct de proie supérieure.

Elle fouille dans ses vêtements techniques. Ses doigts sont agiles. Elle extrait l'objet. Le chargeur.

Un polymère noir. Magpul. Capacité résiduelle : sept cartouches de 9x19mm Parabellum.

Elle le fait glisser sur le béton poli. Le son du plastique contre le sol est un coup de tonnerre dans ce dôme de glace. Elias bloque l'objet avec son pied gauche. Il se baisse. Un mouvement fluide. Économique.

Sa main gauche saisit le chargeur. La gauche est fiable. Silencieuse.

Il récupère son Glock 17. La carcasse est grise de givre. Il engage le chargeur dans le puits de l'arme.

Clac.

Le verrouillage est parfait. Tolérances millimétriques.

Il tire la culasse vers l'arrière. L'acier glisse sur les rails de guidage. Une cartouche quitte le magasin. Elle monte le long de la rampe d'alimentation. Elle s'engouffre dans la chambre.

Le percuteur est armé. L'arme est une extension de son bras gauche. Poids total : 905 grammes.

— Ils entrent, souffle Sarah.

Sa voix est un froissement de soie. Elias n'opine pas. Il l'entend aussi.

Le grincement d'une porte latérale. À l'autre extrémité de la zone de stockage. Secteur 4.

Puis, le bruit de semelles tactiques sur le métal. Semelles Vibram. Pas lourds. Assurés.

Ce ne sont pas des amateurs. Ce sont des techniciens de la mort. Envoyés par l'Ancien.

Elias se décolle du rack. Il se déplace latéralement. Ses pas ne produisent aucun son. Il utilise les carcasses de porcs suspendues comme écran thermique et visuel. Les porcs sont des blocs de glace rose. Ils oscillent légèrement sur leurs crocs en inox.

Il aperçoit la première cible.

Un homme. Un mètre quatre-vingt-cinq. Quatre-vingt-dix kilos. Veste tactique 5.11.

Casque de communication Peltor. Il tient un HK MP5. Le sélecteur est sur "semi".

La cible progresse en "pas de velours". Il balaie l'espace avec sa lampe torche montée sur rail. Le faisceau déchire la brume de condensation.

Elias calcule.

Distance : 22 mètres.

Vitesse de la cible : 0,8 mètre par seconde.

Angle d'incidence : 45 degrés.

Vent : Nul.

Gravité : Standard.

Il lève le Glock. Bras gauche tendu. Verrouillé au coude. La main droite est glissée dans sa poche, elle tremble violemment contre sa cuisse, mais elle n'importe plus. Seul l'œil gauche compte.

Il aligne le guidon sur le cran de mire.

Le point de visée se stabilise sur l'os frontal de la cible. Juste au-dessus de l'arcade sourcilière. Là où l'os est le plus fin avant la courbe du crâne.

Elias contrôle sa respiration.

Inspiration.

Expiration partielle.

Apnée.

Le rythme cardiaque chute à 55 BPM.

La cible s'arrête. Elle a repéré une trace de pas sur le sol givré. Elle incline la tête.

C'est le moment.

L'index d'Elias exerce une pression constante sur la détente. Deux kilos de résistance.

La course est courte. Le mur est net.

Brisure.

Le percuteur frappe l'amorce. L'azoture de plomb détonne. L'étincelle met le feu à la

poudre sans fumée. La pression monte instantanément à 2500 bars dans la chambre de combustion.

L'ogive de 8 grammes, chemisée de cuivre, s'arrache de la douille. Elle s'engage dans les rayures du canon. Elle commence sa rotation.

Le coup de feu déchire l'atmosphère frigorifiée. Une détonation sèche. Clinique.

La balle quitte la bouche du canon à 360 mètres par seconde.

Elle franchit les 22 mètres en 0,06 seconde.

L'impact.

L'ogive percute l'os frontal. L'énergie cinétique est transférée instantanément. L'os vole en éclats de calcium. La balle pénètre le lobe frontal. Elle crée un canal de cavitation temporaire trois fois supérieur à son diamètre.

Le cerveau, une masse gélatineuse de lipides et de protéines, subit un choc hydrostatique massif. Les neurones s'éteignent par milliards. Les circuits électriques de la vie sont coupés net.

L'ogive poursuit sa trajectoire. Elle traverse le cervelet. Elle ressort par l'os occipital, emportant avec elle une gerbe de liquide céphalo-rachidien et de matière grise.

Le sang, propulsé par la pression résiduelle, asperge un rack de stockage "G-42". Un éventail rouge vif sur le métal gris.

La cible s'effondre.

Pas de réflexe de défense. Pas de spasmes.

Une chute verticale. Les genoux lâchent. Le corps frappe le béton avec un bruit sourd.

Un sac de viande morte.

Elias ne baisse pas son arme. La culasse du Glock a déjà reculé, éjecté la douille brûlante et rechambré la deuxième cartouche.

La douille vide tinte sur le sol. Elle rebondit. Elle fume dans l'air gelé.

Une odeur d'ozone et de poudre brûlée vient saturer l'odeur de la viande froide.

Silence de nouveau.

Le compresseur continue de ronronner.

Sarah surgit de derrière un conteneur. Elle regarde le corps. Elle regarde Elias. Ses lèvres tremblent. Ce n'est pas le froid.

— Un, dit-elle.

Elias ne répond pas. Il vérifie l'angle mort derrière le rack.

Son regard est un scanner.

La première ogive a rempli sa mission.

Il reste dix-neuf cibles.

Six balles.

Il sent la sueur geler sur ses tempes.

La main droite, dans sa poche, s'est calmée un instant. Le choc de l'adrénaline a forcé le système nerveux à se réinitialiser. Pour quelques minutes seulement.

Il s'approche du cadavre. Il ne regarde pas le visage. Les visages sont des distractions.

Il regarde l'équipement.

Il ramasse le HK MP5. Il tire le levier d'armement.

Vide.

La cible n'avait pas encore engagé de chargeur. Un protocole de sécurité mal appliqué. Une erreur de débutant. Une erreur fatale.

Elias abandonne l'arme longue. Trop encombrante dans les allées étroites. Il préfère la précision chirurgicale de son arme de poing.

— Bouge, ordonne-t-il à Sarah.

Ils s'enfoncent plus profondément dans le labyrinthe de carcasses. Les rangées de porcs suspendus forment une forêt de chair morte. Les rails au plafond grincent sous le poids.

Soudain, une voix grésille dans la radio du mort.

Une voix métallique. Distordue par la prothèse vocale.

L'Ancien.

— Rapport, unité 1.

Elias s'arrête. Il fixe la radio fixée à l'épaule du cadavre, dix mètres derrière lui.

— Rapport, répète la voix.

Rien.

— Unité 2, 3, 4. Formation en pince. Secteur 4. Il utilise le froid. Ne lui donnez pas de distance. Utilisez les thermiques.

Elias serre la crosse du Glock.

Les lunettes thermiques.

Dans cet environnement à -18 degrés, le corps humain est un phare. Une signature infrarouge à 37 degrés. Ils sont visibles à travers les plastiques, à travers les brumes.

— Sarah, tes vêtements.

— Quoi ?

— Le nylon. Ferme tout. Capuche. Gants. Réduis la signature thermique.

Elle obéit. Ses gestes sont saccadés.

Elias regarde une carcasse de porc à côté de lui. La viande est dense. Congelée à cœur.

Il a une idée. Une idée de physicien.

Il saisit Sarah par l'épaule. Sa main gauche est une pince.

— On va rester derrière la viande. Ils ne voient pas à travers 40 centimètres de muscle gelé. On avance par bonds. D'une carcasse à l'autre.

— On ne peut pas rester ici, murmure-t-elle. On va mourir de froid avant qu'ils nous trouvent.

— On ne meurt pas de froid quand on chasse, répond Elias.

Il regarde son arme.

La deuxième ogive attend dans la chambre.

Il sent la présence des autres. Ils sont trois. À sa gauche. Derrière les rayonnages de produits laitiers.

Il entend le frottement de leurs vestes. Le clic de leurs optiques.

Il ajuste sa posture.

Le prédateur n'est plus celui qu'on croit.

Dans l'obscurité du frigo, Elias le Chirurgien commence son opération.

Il fait un pas.

Le givre craque sous sa semelle.

Le piège est armé.

Une lumière de lampe torche balaie le plafond.

Ils approchent.

Elias lève son Glock. Main gauche.
L'œil est froid. Le cœur est lent.
La balistique est une science exacte.
La survie est une erreur de calcul qu'il compte corriger.

La nuit ne fait que commencer.
Et il n'a utilisé qu'un gramme de plomb.

Chapitre 5

Géométrie Variable

Le mercure indique moins dix-huit degrés Celsius. L'air est une lame de rasoir. Il entre dans les poumons, fige le mucus, brûle les alvéoles. À chaque expiration, Elias rejette un nuage de vapeur dense. Un signal thermique. Une signature.

Il plaque son dos contre une carcasse de porc. Le muscle est dur comme du granit. La graisse est du marbre jaune. Quarante centimètres de chair congelée séparent son cœur des capteurs infrarouges du Cartel. Le porc absorbe la chaleur de son corps. Il devient invisible. Une ombre parmi les pendus.

Sarah est à deux mètres. Accroupie. Ses yeux scannent l'obscurité. Elle ne regarde pas les objets. Elle regarde les intervalles. Elle analyse le vide entre les rayonnages. Pour elle, l'entrepôt est un schéma en trois dimensions. Une matrice de vecteurs et de points de fuite.

— À gauche, murmure-t-elle. Son est un souffle.

— Distance ?

— Trente-deux mètres. Il contourne le compresseur numéro 4. Le bruit du moteur couvre ses pas. Mais l'air se déplace. Je sens le courant d'air de son mouvement.

Elias bascule son Glock 17 dans la main gauche. Sa main droite est enfoncée dans sa poche. Elle tremble. Les synapses s'affolent. Un court-circuit neurologique. Incurable. Il serre les dents. Le métal de la culasse est une brûlure froide contre sa paume.

Il y a trois hommes. Des professionnels. Ils avancent en formation de triangle inversé. Ils utilisent des lampes tactiques montées sur rails Picatinny. Les faisceaux balaiant la brume givrée. Des sabres de lumière blanche.

— Ils utilisent le protocole de ratissage standard, dit Elias. Ils vont saturer les angles.

— Pas s'ils perdent le centre de gravité, répond Sarah.

Elle se glisse vers un rail de transport métallique. Les crochets de boucherie pendent, immobiles. Elle en saisit un. Elle ne le tire pas. Elle le fait osciller. Un mouvement pendulaire précis. Le métal grince. Une fois. Deux fois. Le son résonne sur les parois en aluminium. L'écho multiplie la source.

À trente mètres, une lampe s'immobilise. Le faisceau se fixe sur une rangée de porcs à l'autre bout de l'allée. Le premier homme se fige. Il signale à ses coéquipiers une activité suspecte à 11 heures.

Sarah sourit. Ses dents sont blanches dans le noir.

— Géométrie, souffle-t-elle.

Elle ramasse un boulon de fixation sur le sol de béton lisse. Elle calcule la trajectoire. L'angle d'incidence par rapport au ventilateur de plafond. Elle lance l'objet. Le boulon frappe une pale en rotation. *Clang.* Le bruit vient de la droite. Puis il rebondit contre un rack de stockage. *Cling.*

Le triangle de chasse se brise. Les deux hommes de flanc pivotent vers le nouveau bruit. Ils exposent leur dos. Ils exposent leurs zones molles.

Elias sort de l'ombre de la carcasse. Il ne marche pas, il glisse. Ses semelles en caoutchouc vibram ne produisent aucun frottement. Il réduit la distance. Vingt

mètres. Quinze mètres.

Le premier homme est un colosse en veste tactique 5.11. Il porte un HK MP5. Il est trop concentré sur le ventilateur.

Elias lève le Glock. La ligne de mire s'aligne avec la base du crâne du cible. Le cercelet. Le centre de contrôle moteur. Une balle ici, et le corps s'éteint comme une lampe dont on coupe le fil. Pas de spasme. Pas de cri. Pas de tir réflexe.

Il retient sa respiration. Le temps s'étire. Il voit les particules de givre flotter dans l'air.

Il presse la détente.

Pof.

Le silencieux absorbe 30 décibels. La culasse recule. La douille est éjectée. Elle tombe dans la main droite d'Elias. Il ne veut pas de trace métallique sur le sol.

Le colosse s'effondre. Un sac de viande. Il ne touche pas le sol directement. Elias l'intercepte. Il accompagne la chute. Le silence est préservé.

— Un de moins, murmure Elias dans son micro de gorge.

— Les deux autres se séparent, annonce Sarah. Le second prend l'allée centrale. Le troisième monte sur la passerelle. Il veut la hauteur. Erreur fatale.

— Pourquoi ?

— La passerelle est en grille d'acier galvanisé. Son ombre est projetée sur le sol par les néons de sécurité. Je vois sa position exacte. Il est à 45 degrés au-dessus de toi.

Elias, recule de trois pas. Maintenant.

Il obéit. Un faisceau laser rouge balaye l'endroit où il se tenait une seconde plus tôt. Le point rouge danse sur le flanc d'un porc congelé.

— Sarah. Le chargeur.

— Ne gâche pas la troisième balle, Elias. On en a besoin pour la suite.

— Je ne gâche jamais rien.

Sarah se déplace comme une vapeur. Elle grimpe sur un chariot élévateur éteint. Elle atteint une vanne de gaz réfrigérant. L'ammoniac circule dans les tuyaux. La pression est de 15 bars.

— Elias. Prépare-toi. À mon signal, tire sur le raccord en laiton au-dessus du troisième homme.

— L'ammoniac va saturer l'espace. On ne pourra plus respirer.

— On a soixante secondes avant l'asphyxie. Lui en aura dix avant la cécité.

Sarah dévisse légèrement une valve. Un sifflement ténu s'échappe.

Le deuxième homme, celui de l'allée centrale, entend le sifflement. Il se tourne. Il lève son arme. Il cherche une cible humaine. Il ne voit qu'un labyrinthe de viande et de métal.

— Maintenant, dit Sarah.

Elias pivote. Il ne regarde pas l'homme. Il regarde le raccord. Une cible de deux

centimètres. À vingt-cinq mètres. Dans la pénombre. Sous un angle de 60 degrés.

Il ajuste sa posture. Son épaule gauche est verrouillée. Son œil directeur est une lentille de précision.

Le percuteur frappe l'amorce. L'explosion contenue propulse l'ogive de 124 grains à travers le canon rayé. La balle sort à 350 mètres par seconde.

Le laiton explose.

Un jet de gaz blanc pulvérise le raccord. Un nuage opaque de réfrigérant se déverse sur l'homme de l'allée centrale. Il hurle. L'ammoniac brûle ses yeux, ses muqueuses, sa peau. Il lâche son arme. Il porte ses mains à son visage. Ses poumons se contractent violemment. Il est hors de combat.

— Le troisième, Elias ! Sur la passerelle ! crie Sarah.

L'homme sur la passerelle panique. Il tire en rafale. Les balles de 9mm percutent les carcasses de porcs. *Ploc. Ploc. Ploc.* La viande congelée arrête les projectiles. Des éclats d'os porcins volent dans l'air.

Elias est à couvert. Il attend.

— Sarah, guide-moi.

— Il recharge. Il change de chargeur. Il a un problème de culasse. Tu as quatre secondes. Avance de sept mètres. Angle de 12 degrés vers le haut. Tire à travers la carcasse numéro 402.

Elias court. Ses poumons le brûlent. L'odeur de l'ammoniac pique son nez. Il s'arrête net devant la carcasse désignée.

Il ne voit pas l'homme. L'homme est caché derrière la balustrade de la passerelle. Mais Sarah a calculé la trajectoire.

Il appuie le canon contre la viande gelée. Il utilise le porc comme un silencieux supplémentaire. Comme un vecteur de transmission.

Pof.

La balle traverse le porc. Elle perd de sa vitesse mais conserve sa masse. Elle ressort de l'autre côté, déformée, et frappe la passerelle. Elle ricoche sur le métal incliné.

Un cri de douleur étouffé. Puis un bruit de chute lourde.

L'homme tombe de la passerelle. Six mètres de chute libre. Il s'écrase sur le béton. Sa nuque se brise avec un bruit de bois mort.

Le silence revient. Seul le sifflement de l'ammoniac remplit l'espace.

— On doit bouger, dit Elias. Le nuage sature.

Ils se rejoignent près d'une porte coupe-feu. Leurs visages sont couverts de givre. Leurs sourcils sont blancs.

Elias vérifie son Glock.

— Il reste quatre balles dans le chargeur, dit-il.

— Et dix-sept cibles à l'extérieur, répond Sarah. Elle regarde son poignet. Son tatouage de chronomètre semble pulser.

Elle sort un petit objet de sa poche. Une puce électronique enveloppée dans du plastique. Le secret qu'elle porte. La raison pour laquelle ces hommes meurent dans le froid.

— Tu sais ce que c'est ? demande Elias.

— C'est la fin du marché, répond-elle. C'est la clé de leur empire de synthèse. Si on sort d'ici, ils n'ont plus rien.

Elias regarde la porte. Il sent le vent de la zone portuaire s'engouffrer par les fentes. L'odeur du sel. L'odeur de la mort qui attend.

Sa main droite tremble violemment. Il la saisit avec sa main gauche pour l'immobiliser. C'est un combat contre son propre corps. Un combat qu'il est en train de perdre.

— Sarah. Ton intelligence spatiale. Dehors, il n'y a pas de murs. Il n'y a que des containers.

— C'est pareil, Elias. Tout est une question de volume. Tout est une question de perspective. Un container est juste une boîte de fer. On va les transformer en cercueils.

Elias recharge. Le mouvement est mécanique. Fluide.

— On sort à trois, dit-il.

— Elias ?

— Oui.

— Ne rate pas la prochaine.

— Je ne connais pas ce verbe.

Il pousse la barre antipanique. La porte s'ouvre sur une nuit d'acier et de pluie. Le choc thermique est brutal. L'humidité de l'extérieur se transforme instantanément en glace sur leurs vêtements.

Devant eux, la zone portuaire de Fos-sur-Mer. Un cimetière de ferraille. Des dizaines de projecteurs s'allument simultanément.

Ils sont repérés.

Elias lève son arme. Son regard est une optique de tir. Son cœur bat à 50 pulsations par minute. Le froid a stabilisé sa physiologie. La douleur a disparu. Seule reste la géométrie.

— Cible identifiée à 200 mètres, dit-il. Sniper sur le container bleu.

— Ne tire pas, dit Sarah. Utilise le camion-citerne à ta droite. vise le pneu avant gauche.

— Pourquoi le pneu ?

— La physique, Elias. La cinétique.

Il ne pose plus de questions. Il ajuste son tir.

Le chapitre de la viande est terminé. Celui du fer commence.

La trajectoire est tracée dans l'air noir. Le plomb est prêt à parler.

Elias presse la détente.

Quatre.

Il ne reste que quatre opportunités de rester en vie.

Le premier container explose sous l'impact d'un ricochet calculé.

La nuit est une équation. Et Elias est le résultat final.

Chapitre 6

Cavitation

Le sas de décompression. Zone tampon entre le gel industriel et l'humidité saline du port. Les parois sont en acier inoxydable brossé. Les joints en polymère sifflent. La pression s'équilibre. L'air est saturé de micro-gouttelettes. Visibilité : trois mètres.

Elias progresse en position SUL. Le Glock 17 est collé contre son plexus. Sa main gauche verrouille la poignée. Sa main droite, la main morte, est enfoncée dans la poche de son pardessus. Elle s'agite. Les muscles de l'avant-bras se contractent de manière asynchrone. Fréquence du tremblement : 5 hertz. C'est un bruit parasite dans sa propre machine.

Sarah colle ses omoplates contre le métal froid. Son souffle est court, mais contrôlé. Elle compte les secondes. Elle est le métronome. Elle est le réservoir. Dans son corps, le plastique du chargeur est une intrusion thermique.

— Ils sont derrière la deuxième porte, murmure-t-elle.

Elias ne répond pas. Il analyse la géométrie de la pièce. Huit mètres de long. Quatre mètres de large. Pas d'abri. Un couloir de mort. Le néon au plafond grésille à une fréquence de 60 cycles. Un flash toutes les 0,8 seconde. Il doit synchroniser son mouvement sur l'obscurité.

Un bruit métallique. Côté extérieur. Le loquet de la porte blindée pivote.

Elias bascule en fente avant. Jambe gauche tendue. Centre de gravité bas. Son index glisse sur la queue de détente. Premier palier de résistance : 2,5 kilos. Il effleure le

point de rupture.

La porte s'ouvre.

Deux silhouettes se découpent dans le halo des projecteurs extérieurs. Équipement tactique. Kevlar de classe III. Casques FAST. Ils ne sont pas là pour négocier. Le premier porte un HK MP5. Le second une lampe torche haute intensité fixée sur un rail Picatinny.

Le faisceau balaie le brouillard. Éblouissement. Elias ferme l'œil droit. Il préserve sa vision nocturne.

L'ennemi s'engage. Un pas. Deux pas.

Elias déclenche.

****BALLE 2.****

Le percuteur frappe l'amorce. Explosion de la charge primaire. La poudre se transforme en gaz. Pression interne : 2 400 bars. L'ogive de 9mm, une pointe creuse chemisée de cuivre, s'engage dans les rayures du canon. Elle sort à 375 mètres par seconde.

La trajectoire est rectiligne. Distance : 4,2 mètres.

Le projectile percute le premier homme à la base du cou, juste au-dessus de la plaque de céramique. L'impact est chirurgical. La balle traverse les tissus mous. Elle sectionne la carotide primitive gauche. Elle brise la cinquième vertèbre cervicale.

L'effet de cavitation commence.

L'onde de choc se propage dans les fluides corporels. L'énergie cinétique est transférée intégralement. Les parois des veines explosent. La colonne d'eau sanguine remonte vers le cerveau à une vitesse supersonique. Les capillaires oculaires lâchent. L'homme est mort avant que son cerveau ne reçoive le signal de la douleur.

Hypovolémie foudroyante. Le sang gicle contre la paroi inox. Un jet rouge sombre, presque noir sous les néons.

Le corps s'effondre. Un poids mort de 90 kilos qui percute le béton.

Le second homme réagit. Trop tard. Son cerveau traite l'information avec un retard de 0,2 seconde. Il amorce une rotation de son arme.

Elias ne bouge pas le bras. Il pivote sur son bassin. Alignement parfait des organes de visée. Le point blanc du guidon se superpose à la visière en polycarbonate du casque.

****BALLE 3.****

Le cycle se répète. La culasse recule. La douille brûlante est éjectée vers la droite. Elle tinte sur le sol. Un son de cristal brisé.

Le projectile numéro trois frappe la visière. Le polycarbonate n'est pas conçu pour un impact frontal à cette distance. Il se fragmente. L'ogive pénètre dans l'orbite gauche.

Anatomie de la destruction : la balle traverse le lobe frontal. Elle continue sa course à travers le corps calleux. Elle finit par s'écraser contre l'os occipital, à l'intérieur du crâne. Elle champignonne. Le plomb s'expande. Le cerveau est transformé en une purée gélatineuse par la pression de cavitation temporaire.

L'homme bascule en arrière. Ses membres s'agitent dans un spasme post-mortem. Un réflexe archaïque.

Silence.

Seul le bruit des compresseurs frigorifiques subsiste. Et le sifflement du sas.

Elias reste en position. Son bras gauche est une barre d'acier. Mais son corps le trahit. Sa jambe droite tremble. Un spasme clonique remonte de sa cheville vers son genou. La rigidité s'installe. C'est la bradykinésie. Ses mouvements deviennent lents, pâteux. Son cerveau ne parvient plus à envoyer les commandes motrices nécessaires à la fluidité.

— Elias, dit Sarah.

Elle s'approche. Elle évite les flaques de sang qui s'étendent sur le sol. Le liquide fume encore. La température du sas est de 2 degrés Celsius.

Elias tente de ranger son arme. Sa main droite refuse de sortir de sa poche. Elle est verrouillée. Un bloc de viande inutile. Il doit utiliser sa main gauche pour forcer la droite à s'ouvrir. Ses doigts sont froids. La sueur sur son front commence à geler.

— Ma jambe, dit-il.

Sa voix est un râle métallique.

Sarah s'accroupit. Elle saisit la jambe d'Elias. Elle masse le muscle contracté. Ses doigts sont agiles. Professionnels. Elle cherche le point de pression derrière le genou.

— Le froid accélère la nécrose de tes neurones, murmure-t-elle. Tu n'as plus de dopamine. Ton système est en train de court-circuiter.

— Je peux encore tirer.

— Tu peux tirer, mais tu ne peux plus marcher. Ils vont nous encercler.

Elias regarde les cadavres. Deux balles. Deux morts. Le ratio est parfait. Mais la biologie est une science déloyale. Les réserves de son propre corps s'épuisent plus vite que ses munitions.

Il regarde Sarah. Elle a récupéré le MP5 du premier mort. Elle vérifie le chargeur. Elle le rejette au sol.

— Percuteur saboté, dit-elle. Ils savaient qu'on essaierait de se réarmer. Ils sont méthodiques.

Elle se relève. Elle passe le bras d'Elias autour de son cou. Elle est petite, mais sa structure osseuse est dense. Elle porte le poids de l'exécuteur.

— On doit bouger. Le sas va s'ouvrir de l'autre côté. L'alarme de chute de pression a dû prévenir le poste central.

Ils progressent vers la porte intérieure. Elias traîne son pied droit. Le bruit du cuir sur le béton est irrégulier. Un rythme boiteux. *Sshhh-clac. Sshhh-clac.*

Il regarde le Glock.

— Combien ? demande-t-il.

— Quatre, répond Sarah. Il nous reste quatre ogives.

Ils entrent dans la zone de stockage principale. Le cœur du frigo.

Ici, l'espace est immense. Des racks de dix mètres de haut. Des palettes de

médicaments de synthèse enveloppées dans du plastique thermoformé. La lumière est bleue. Une clarté de morgue.

L'air est à -18 degrés. Chaque inspiration brûle les alvéoles pulmonaires. Elias sent ses poumons se contracter. L'oxygène peine à passer dans le sang. Sa saturation chute. 92 %. 90 %.

— Là-bas, dit Sarah. Entre les rangées 12 et 14. Les moteurs des ventilateurs feront assez de bruit pour couvrir nos pas.

Ils se glissent dans l'ombre des structures métalliques. Elias sent le givre se former sur ses sourcils. Ses cils collent.

Soudain, une voix résonne dans les haut-parleurs de l'entrepôt. Une voix synthétique, déformée par la prothèse vocale de l'Ancien.

— Elias. Je vois ta trace thermique. Tu perds de la chaleur. Tu es comme une ampoule qui grille dans le noir. Ton amie est plus vive. Mais elle ne pourra pas te porter éternellement. La physique des masses est contre vous.

Elias s'arrête. Il s'appuie contre un montant en acier. Le contact du métal avec son pardessus crée un crissement de glace.

— Il ment, dit Sarah. Les caméras thermiques ne passent pas à travers le plastique thermoformé des palettes. C'est trop dense. Il essaie de nous faire sortir.

Elias ferme les yeux. Il visualise le plan de l'entrepôt. Il cherche une faille. Un angle mort.

Ses doigts de la main gauche sont engourdis. Il perd la sensibilité fine. C'est le danger. S'il ne sent plus la queue de détente, il ne peut plus contrôler le départ du

coup. Le tir deviendra un réflexe désordonné.

Il prend le Glock entre ses dents. Le goût du métal et de l'huile de canon est amer. Il retire son gant gauche avec sa main droite tremblante. Il porte ses doigts à sa bouche. Il souffle dessus. La vapeur d'eau se condense instantanément.

— Sarah.

— Oui ?

— Si je ne peux plus lever l'arme...

Elle le coupe. Elle pose sa main sur la sienne.

— Je le ferai. Tu dirigeras mes bras. Je serai ton trépied.

Elias hoche la tête. Un mouvement saccadé.

Au loin, le bruit d'une scie circulaire. On découpe les portes blindées à l'autre bout de l'entrepôt. Les renforts arrivent. Ils ne sont plus deux. Ils sont une section complète. Douze hommes, peut-être plus.

Elias regarde son chargeur. L'indicateur visuel sur le côté montre les quatre cartouches restantes.

Chaque gramme de plomb est une minute de vie supplémentaire.

La cavitation n'était qu'un début. La destruction des tissus est simple. La survie de la machine humaine dans un milieu hostile est l'équation complexe.

— Ils arrivent par le nord, chuchote Sarah. Je sens les vibrations dans le sol.

Elias se redresse. La douleur dans sa hanche est une brûlure électrique. Il ignore le signal. Il bascule en mode survie pur. L'adrénaline compense temporairement le manque de dopamine. Ses yeux scannent les ombres.

Un mouvement. À cinquante mètres. Un reflet sur une lentille optique.

Elias ne tire pas. Pas encore. La distance est trop grande pour une précision absolue avec sa main instable. Il doit attendre que la cible soit dans la zone de létalité garantie.

— Cavitation, murmure-t-il pour lui-même.

C'est un mantra technique. Une promesse de vide.

Il attend le quatrième battement. Le quatrième projectile.

Le froid est son allié. Il fige tout. Le sang, la peur, et bientôt, le temps.

Les chasseurs entrent dans le labyrinthe de glace. Ils ne savent pas qu'ils sont déjà de la viande. De la viande qui attend son point d'impact.

Elias ajuste sa prise. Le Glock est une extension de son squelette de fer.

La nuit est longue. Mais le plomb est rapide.

Chapitre 7

La Mule se Redresse

La température est de moins dix-huit degrés Celsius. L'air est une lame sèche. Il pénètre les alvéoles pulmonaires. Il brûle. Sarah respire lentement. Elle contrôle son diaphragme. Chaque expiration forme un panache de vapeur blanche. Un signal thermique pour les optiques de précision. Elle doit réduire sa signature.

Elle se déplace latéralement. Ses pieds ne font aucun bruit sur la dalle de béton recouverte d'un film de givre. Ses articulations grincent. Elle ignore le signal sensoriel. Elle se dirige vers le poste de travail numéro quatre. C'est une zone de découpe. L'inox des tables brille sous les néons blafards. Les crochets de boucherie pendent du rail supérieur. Ils oscillent légèrement. Un mouvement pendulaire parfait.

Sarah s'arrête. Elle voit l'objet.

C'est un fendoir professionnel. Marque : Swibo. Lame en acier inoxydable à haute teneur en carbone. Longueur : vingt-deux centimètres. Manche en nylon jaune, ergonomique, antidérapant. L'outil est planté dans un billot de bois de charme. Elle saisit le manche. Le froid du plastique est une brûlure instantanée. Elle tire. Le métal libère une note cristalline en quittant le bois.

Elle pèse l'arme. L'équilibre est vers l'avant. Idéal pour la force d'inertie. Elle n'est plus une mule. Elle est une unité de combat de proximité.

Elias observe la scène depuis l'ombre d'un évaporateur industriel. Sa main droite tremble. C'est un mouvement rythmique. Quatre à six hertz. Il serre le poing. Il transfère le Glock 17 dans sa main gauche. Son œil directeur reste le droit. Il adapte sa

posture. La visée décalée réduit sa vitesse d'acquisition de 0,4 seconde. C'est un risque calculé.

Il sort de l'obscurité. Ses bottes tactiques écrasent des cristaux de glace.

— Tu sais t'en servir ? demande Elias.

Sa voix est un frottement de papier de verre. La prothèse vocale de l'Ancien a laissé des traces psychologiques, mais ici, seule la phonation compte.

Sarah ne se retourne pas. Elle teste le tranchant du Swibo sur la pulpe de son pouce. Une ligne rouge apparaît. Le sang perle. Il gèle presque instantanément.

— La géométrie est simple, répond-elle. Tranchée, carotide, fémorale. Des cibles molles.

Elle se tourne enfin. Ses yeux sont deux fentes sombres. La pupille est dilatée. Myriase provoquée par l'adrénaline.

— Ils ne sont pas là pour la drogue, Elias.

Le tueur ne change pas d'expression. Son visage est un masque de cuir tanné par le vent des stands de tir.

— Explique.

Sarah pose sa main libre sur son ventre. Elle descend vers sa hanche. Elle sent la pression interne. L'objet est toujours là. Dans son canal rectal. Une capsule de polymère haute densité. Inerte aux rayons X de basse fréquence.

— Le cartel a envoyé vingt hommes pour une transaction de cinq kilos de

méthamphétamine bleue. C'est illogique. Le coût opérationnel dépasse la valeur marchande du produit.

Elias analyse les données. Il calcule les ratios. Elle a raison. La logistique ne ment jamais.

— Le contenu ? demande-t-il.

— Une clé SSD de grade militaire. Chiffrement AES-256 bits. Des listes de transferts de fonds. Des noms. Des politiciens. Des juges. Des ports. Le port de Marseille n'est pas une zone de transit. C'est une propriété privée.

Le silence retombe. Le bruit des compresseurs remplit l'espace. Un vrombissement sourd qui masque les battements de cœur. Elias regarde son chargeur. Quatre cartouches de 9mm Parabellum. 124 grains. Chemisées cuivre.

Le rapport de force a muté. Ce n'est plus une affaire de stupéfiants. C'est une opération d'effacement de données. Ils sont les témoins d'une fuite systémique. Ils sont des erreurs dans une base de données qui doit être formatée.

— Pourquoi me le dire maintenant ?

— Parce que tu as le Glock. Et que je ne peux pas courir éternellement avec une archive d'État dans le cul.

Sarah s'approche. Elle réduit la distance de sécurité. Elias ne recule pas.

— Si on sort, je partage, dit-elle. La valeur de revente est inestimable. On ne parle plus de survie. On parle de retraite.

Elias regarde sa main gauche. La peau est cyanosée. Le froid engourdit les

terminaisons nerveuses.

— Pour sortir, il faut éliminer la section de l'Ancien. Douze cibles. Quatre balles. Un couteau.

— Sept balles, corrige Sarah.

— J'en ai utilisé trois. Il en reste quatre.

Elle sourit. C'est un rictus de prédateur. Elle glisse sa main dans la doublure de sa veste technique. Elle en sort une petite pochette en velours. Elle l'ouvre.

Trois douilles de laiton brillent.

— J'ai ramassé les éjectées au sol après la première fusillade, dit-elle.

Elias fronce les sourcils. L'incompréhension dure une fraction de seconde.

— Des douilles vides ne servent à rien, Sarah.

— Ce ne sont pas des douilles vides. Ce sont des munitions que j'ai récupérées dans la veste d'un des morts. Des balles à pointe creuse. JHP. *Jacketed Hollow Point*. Elles font plus de dégâts à l'impact.

Elle tend les projectiles. Elias les examine. La précision est chirurgicale. Elle a pris des risques inutiles pour trois grammes de plomb et de poudre.

Il ouvre la culasse. Il insère les cartouches une à une dans le chargeur polymère. Le ressort résiste. Il force. Le clic métallique est une ponctuation finale. Sept balles. Sept morts potentielles.

— On change de stratégie, dit Elias.

Il se dirige vers le tableau de commande des ventilateurs. Il observe les schémas électriques. C'est une interface obsolète. Des relais, des contacteurs.

— Ils vont entrer par les quais de chargement 12 et 14, continue Elias. Ils vont utiliser des lampes tactiques. Ils vont balayer les angles. On va utiliser le froid.

Il arrache un couvercle de protection. Il expose les câbles. Il cherche le circuit de décongélation.

— Si je court-circuite le système, les vannes d'ammoniac vont s'ouvrir. Le gaz va saturer l'air. C'est inflammable. Et mortel par inhalation.

— On va mourir aussi, objecte Sarah.

— On a des masques à gaz dans la zone de maintenance. J'en ai vu deux près de la sortie de secours Est.

Sarah serre le manche de son fendoir. Elle comprend la géométrie de l'attaque. Elias veut transformer l'entrepôt en une chambre à gaz. Réduire la visibilité. Créer le chaos.

Un bruit sourd retentit à l'autre bout du bâtiment. Le choc d'un bélier hydraulique contre une porte blindée.

L'Ancien est là.

— Ils entrent, dit Sarah.

Elias ne bouge pas. Il termine le pontage électrique avec un morceau de fil de fer

ramassé au sol. Une étincelle bleue jaillit.

Un sifflement commence. C'est un son aigu, presque imperceptible au début. L'ammoniac s'échappe des canalisations. L'odeur est âcre. Elle pique les yeux immédiatement.

— Bouge, ordonne Elias.

Ils courent. Leurs silhouettes sont des ombres furtives entre les carcasses de porcs. Les animaux morts sont des boucliers de viande congelée. Ils absorbent les sons. Ils absorbent les balles.

Sarah mène la marche. Sa connaissance spatiale est supérieure. Elle perçoit l'architecture comme un réseau de vecteurs. Elle évite les zones dégagées. Elle utilise les rayonnages comme couverture.

Ils atteignent le local de maintenance. Elias défonce la porte d'un coup de botte. À l'intérieur, deux masques panoramiques de marque Fenzy sont suspendus à des crochets. Ils les enfilent.

Le monde devient silencieux. Seul le bruit de leur propre respiration dans les cartouches filtrantes résonne. Le plastique des masques se couvre de buée sur les bords.

Elias vérifie son Glock. Il arme la culasse. Un mouvement sec. Métal contre métal. Le percuteur est armé.

Il regarde Sarah. À travers la visière en polycarbonate, ses yeux semblent plus grands. Plus déterminés. Elle lève son fendoir. L'acier luit.

— La mule est morte, dit Elias à voix basse.

— La mule a des dents, répond-elle.

À l'extérieur du local, les premières lampes tactiques percent le brouillard d'ammoniac. Les faisceaux de lumière sont des sabres blancs dans l'air saturé de gaz.

Les hommes de l'Ancien progressent en formation de diamant. Ils portent des lunettes de protection, mais pas de masques. Ils ne savent pas encore pour le gaz. Ils vont le découvrir par la brûlure de leurs muqueuses.

Elias se plaque contre le mur de briques. Il compte.

Un. Deux. Trois.

Les chasseurs sont dans le piège.

Il lève le Glock. Son bras gauche est stable comme un étau hydraulique. Il ne vise pas les hommes. Il vise les lampes de secours au plafond.

Il presse la détente.

Le coup de feu est assourdissant dans l'espace clos. La déflagration enflamme une poche de gaz près du plafond. Une boule de feu orange traverse l'entrepôt.

Le chaos est instantané.

Les mercenaires hurlent. Leurs poumons sont brûlés par l'ammoniac et l'air surchauffé. Ils tirent au hasard. Des trajectoires erratiques qui percutent les racks de métal.

— Maintenant, chuchote Elias.

Sarah s'élance. Elle ne court pas, elle glisse. Elle disparaît dans la fumée et la vapeur.

Le premier mercenaire est à dix mètres. Il tousse violemment. Il lâche son MP5 pour se frotter les yeux. Une erreur fatale. Sarah surgit de son flanc gauche. Sa zone aveugle.

Elle n'utilise pas le fendoir pour trancher. Elle utilise la pointe pour percer. Elle frappe sous le sternum. Le métal pénètre le diaphragme, remonte vers le cœur. Elle tourne le poignet. Elle retire l'arme.

L'homme s'effondre sans un bruit.

Elle passe au suivant.

Elias observe la progression. Il gère ses munitions. Il voit une cible. Un homme avec un fusil à pompe. Une menace de zone.

Il aligne les organes de visée. Il attend le creux respiratoire.

Bang.

La cartouche à pointe creuse frappe la tempe de l'homme. L'expansion est immédiate. L'énergie cinétique fait exploser la boîte crânienne. L'homme est projeté contre un chariot élévateur.

Six balles restantes.

La chasse a changé de camp. Elias et Sarah sont les prédateurs. L'entrepôt est leur estomac. Ils digèrent lentement la section de l'Ancien.

Dans l'obscurité, le tatouage du chronomètre sur le poignet de Sarah semble s'accélérer. Le temps ne coule plus. Il s'évapore.

Elias recharge son calme. Il scanne la zone.

— On avance, dit-il dans son masque.

La Mule ne répond pas. Elle est déjà loin devant, le couteau teinté d'un noir visqueux sous la lumière mourante des néons. Elle a trouvé son rythme. Elle a trouvé sa fonction.

La nuit de Fos-sur-Mer est loin. Ici, il n'y a que le fer, la glace et le sang qui ne coule plus.

L'Ancien, à l'extérieur, entend les détonations et les cris. Il regarde sa montre. Il ajuste sa veste tactique. Il comprend que les chiffres ont menti.

Douze hommes ne suffiront pas.

Il sort son propre chargeur. Il vérifie le ressort.

La guerre pour les données vient de commencer.

Chapitre 8

L'Usure des Métaux

Moins dix-huit degrés Celsius.

L'air est une lame. Elle découpe les alvéoles pulmonaires. À chaque expiration, Elias rejette un nuage de cristaux fins. Le givre colonise ses sourcils. La condensation fige les mécanismes. La graisse de l'arme s'épaissit. La viscosité augmente. La mécanique souffre. Elias aussi.

Sa main droite tremble. C'est une vibration basse fréquence. Un court-circuit dans la substance noire du cerveau. Le Parkinson n'aime pas le froid. Elias serre le poing. Il transfère le Glock 17 dans sa main gauche. La carcasse en polymère est glacée. Le contact est sec.

Sarah est à dix mètres. Une ombre en nylon. Elle ne tremble pas. Elle est en mode survie. Le chronomètre sur son poignet brille d'un vert radioactif. Vingt-deux heures quarante-deux.

Le silence de l'entrepôt frigorifique est saturé par le bourdonnement des compresseurs. Un ronronnement industriel qui masque les pas.

Puis, une rupture.

Le bruit d'une vitre qui explose au sud-est. Un impact net. Une insertion tactique.

L'Ancien envoie les professionnels. Quatre hommes. Unité de rupture. Ils ne crient pas. Ils ne somment pas. Ils exécutent une procédure d'épuration.

Elias se plaque contre un montant en acier galvanisé. Il sent la vibration du sol. Des bottes tactiques. Semelles Vibram. Pas lourds, coordonnés. Ils utilisent des lampes infrarouges. Des optiques de vision thermique. Dans cet environnement à -18, Elias et Sarah sont deux brasiers. Deux taches blanches sur un écran de phosphore.

— Ils nous voient, murmure Elias.

Sa voix est un craquement de glace. Sarah tourne la tête. Ses yeux sont des fentes noires. Elle comprend. L'avantage de l'obscurité est annulé par la technologie.

Le premier contact est visuel. Une lueur rouge balaie le flanc d'un porc suspendu. Un désignateur laser. Classe 3B.

Soudain, le monde bascule dans le blanc pur.

Une grenade flash M84. Magnésium et perchlorate de potassium. 170 décibels. 7 millions de candelas.

L'onde de choc frappe Elias à la poitrine. Ses tympan craquent. La pression acoustique déchire le silence. Sa rétine est brûlée. Il ne voit plus qu'une tache laiteuse, persistante. Ses capteurs sensoriels sont saturés. C'est le chaos synaptique.

Il tombe à genoux. Le Glock glisse sur le béton givré. Ses doigts sont engourdis. Il cherche l'arme à tâtons. Sa main droite refuse de répondre. Le tremblement devient une convulsion.

Les assaillants progressent. Elias entend le frottement du Cordura contre les rayonnages. Ils sont proches. Trente mètres. Vingt mètres.

Sarah n'a pas été aveuglée. Elle était derrière une rangée de moteurs de ventilation.

Elle voit Elias au sol. Elle voit les quatre silhouettes sombres avancer en formation de diamant. Ils portent des fusils d'assaut Sig Sauer MCX. Silencieux vissés.

Elle ne regarde pas Elias. Elle regarde les crocs.

Des centaines de crocs de boucherie pendent à des rails circulaires. Des pièces de métal de deux kilos. Pointues. Lourdes. Sarah s'élance. Ses mouvements sont fluides. Une gymnaste dans un abattoir. Elle grimpe sur un chariot élévateur à l'arrêt. Elle attrape un rail.

L'unité de choc se sépare. Deux hommes vers Elias. Deux hommes couvrent les angles morts.

L'homme de tête, désigné comme Alpha, ajuste sa visée. Il voit la forme d'Elias qui tente de se relever. Alpha place son point rouge sur la jonction du cou et de l'épaule. Il n'y a pas de gilet pare-balles à cet endroit.

Sarah lâche prise.

Elle ne tombe pas. Elle se balance. Elle percute une rangée de carcasses de porcs de cent kilos. L'inertie est massive. Le rail de transport gémit. Les carcasses s'ébranlent dans un mouvement pendulaire incontrôlable.

Une forêt de viande gelée fonce sur les assaillants.

Alpha tourne la tête. Trop tard. Une demi-tonne de muscle porcine congelé le frappe de plein fouet. Le choc est sourd. Les vertèbres cervicales cèdent instantanément. Le corps de l'homme est projeté contre un pylône. Sa visière thermique éclate.

Le deuxième homme, Bravo, ouvre le feu.

Pft-pft-pft.

Les balles de .300 Blackout percutent la viande. Elles s'écrasent contre l'os gelé. Aucun impact sur Sarah. Elle est déjà ailleurs. Elle a glissé au sol, sous le niveau des tirs.

Elle attrape un crochet de boucherie resté vide sur le rail bas. Elle tire de toutes ses forces.

Le rail est rouillé. Le métal hurle. Sarah utilise le poids de son corps. Elle fait pivoter le crochet dans un arc de cercle ascendant.

La pointe en inox pénètre sous le menton de Bravo. Elle traverse la langue, le palais mou, et vient se loger dans le sinus sphénoïdal.

L'homme est soulevé de terre par la tension du rail. Ses pieds battent le vide. Ses mains lâchent son fusil pour attraper le métal qui le transperce. Ses gants se gorgent de sang chaud. La vapeur s'échappe de sa bouche ouverte dans un râle muet.

Sarah ne le regarde pas mourir. Elle récupère le MCX de Bravo. Elle vérifie la chambre. Une cartouche engagée. Elle passe la sangle autour de son cou.

Elias recouvre la vue. Les taches pourpres s'estompent. Il voit Sarah debout, entre deux cadavres de porcs et un homme pendu par la mâchoire.

Il récupère son Glock. Sa main gauche est stable.

— Deux restants, dit Sarah.

Sa voix est dépourvue d'adrénaline. C'est un constat technique.

Charlie et Delta se sont repliés derrière un compresseur industriel. Ils ont compris que le terrain appartient à la Mule. Ils changent de tactique. Ils activent leurs lampes torches. La lumière crue balaie les rayonnages. Ils cherchent des cibles nettes.

Elias se redresse. Il ressent une douleur vive dans les côtes. Le souffle de la grenade.

— Séparons-les, ordonne Elias.

Il tire une fois.

Bang.

La balle de 9mm frappe le carter en acier du compresseur. Des étincelles jaillissent. L'impact crée une distraction acoustique.

Cinq balles restantes.

Charlie répond par une rafale courte. Le métal du rayonnage derrière Elias vole en éclats. Des copeaux de zinc lui entaillent la joue. Il ne cille pas.

Sarah a disparu dans les travées de stockage de haute altitude. Elle grimpe aux échelles de fer comme une araignée. Elle est à six mètres au-dessus du sol. Elle observe Charlie. Il progresse par bonds successifs. Il est méthodique. Il vérifie chaque recoin.

Sarah retire le chargeur du MCX qu'elle vient de voler. Elle compte les munitions. Le ressort est tendu. Vingt-huit cartouches. Un luxe.

Elle vise la tête de Charlie. Elle retient sa respiration.

Un bruit de frottement sur le toit.

De la neige tombe des lanterneaux. L'Ancien a envoyé une deuxième vague par le haut. Des voltigeurs. Des tireurs d'élite sur les poutrelles.

— Sarah, dégage ! hurle Elias.

Une détonation lourde retentit. Un fusil de précision. Calibre .308.

La balle traverse l'épaule gauche de Sarah. L'énergie cinétique la projette en arrière. Elle lâche le MCX. Elle tombe de la passerelle.

Elle percute une pile de palettes en bois quatre mètres plus bas. Le bois se fracasse. Sa respiration se coupe. Un pneumothorax potentiel.

Elias voit Delta sortir de sa cachette pour achever la Mule.

Elias sort de sa couverture. Il ne vise pas l'homme. Il vise la vanne d'alimentation de l'unité de réfrigération située juste au-dessus de Delta. Un réservoir d'ammoniac liquide.

Il aligne les organes de visée. Il compense le tremblement de sa main gauche en appuyant son poignet contre un montant vertical.

Bang.

Quatre balles restantes.

L'ogive percute la soupape en laiton. Le métal cède.

Une pulvérisation blanche sature instantanément l'air. L'ammoniac se détend. La température chute à -33 degrés localement. C'est une brume caustique.

Delta hurle. L'ammoniac brûle les yeux, les poumons, la peau. Il lâche son arme. Il porte ses mains à son visage. Ses tissus se nécrosent à une vitesse fulgurante. Il suffoque. Ses alvéoles se remplissent de liquide. Oedème pulmonaire aigu.

Elias avance vers Sarah. Il ne court pas. Il économise son énergie.

Il arrive près des palettes brisées. Sarah est vivante. Ses yeux sont grands ouverts. Le sang qui s'échappe de son épaule est d'un rouge vif. Il fume au contact de l'air glacial. Il gèlera dans trois minutes.

— On doit bouger, dit Elias.

Il l'attrape par le col de sa veste en nylon. Il la tire. Elle gémit. C'est un son animal.

Au-dessus d'eux, les voltigeurs de l'Ancien s'installent. Les faisceaux des lampes tactiques percent la brume d'ammoniac. Ils sont huit. Le périmètre se resserre.

Elias regarde son Glock. Quatre projectiles. Trente-deux grammes de plomb et de cuivre. C'est tout ce qu'il reste entre eux et la fosse commune de Fos-sur-Mer.

Il vérifie l'état de Sarah. L'épaule est détruite. L'humérus est en miettes. Mais elle tient encore le chargeur supplémentaire dans sa main valide. Celui qu'elle cache. Le vrai butin.

— Tu peux marcher ?

Elle hoche la tête. Ses dents claquent. L'hypothermie stade 2 s'installe.

— On va au fond, dit Elias. Vers les compresseurs principaux.

C'est une impasse. Il le sait. L'Ancien le sait.

Mais dans une impasse, chaque balle devient un verdict.

Elias recharge son calme. La main droite est morte, mais la gauche est d'acier. Il sent la fatigue des métaux dans son propre corps. Les articulations grincent. Le cœur fatigue.

Derrière eux, le cadavre de Bravo balance toujours au bout de son crochet, métronome macabre d'une nuit qui refuse de finir.

L'Ancien entre dans l'entrepôt. Il marche lentement. Sa prothèse vocale émet un sifflement électrique.

— Elias, dit-il dans le micro. Vous avez consommé trois hommes de ma meilleure équipe. C'est un coût opérationnel inacceptable. Donnez-moi la Mule. Gardez votre vie.

Elias ne répond pas. Il vérifie la course de sa détente.

— Elias ?

Rien.

— Très bien. Démontez-les.

Les voltigeurs ouvrent le feu simultanément. Un barrage de plomb s'abat sur la zone des compresseurs. Le métal hurle. Les tuyaux explosent. La vapeur d'ammoniac se mélange à la fumée des tirs.

L'usure commence.

Elias plaque Sarah contre le socle en béton d'un moteur de 500 chevaux. Il compte les tirs. Il analyse les angles.

Il lui reste quatre chances.

Il en choisit une.

Il se lève. Il vise le réservoir de fluide hydraulique suspendu au plafond.

Bang.

Trois balles restantes.

Le réservoir se vide sur les voltigeurs en contrebas. Une pluie d'huile inflammable.

Elias sort un briquet Zippo de sa poche. Il regarde Sarah. Elle comprend. Elle sourit. C'est un rictus de hyène.

— Brûle-les, murmure-t-elle.

Elias actionne la molette. La flamme danse dans le froid.

Le chapitre de l'acier se ferme. Celui du feu s'ouvre.

L'Ancien recule d'un pas. Il voit la lueur orangée se refléter dans ses pupilles ternes.

La transaction n'est plus financière. Elle est balistique.

Elias lâche le briquet.

L'enfer gèle à Fos-sur-Mer.

Chapitre 9

Quatrième Impact

Le feu n'éclaire pas l'entrepôt. Il le dévore.

L'huile hydraulique crépite. Une nappe orange rampe sur le béton lisse. La chaleur heurte la paroi de givre des évaporateurs. L'ammoniac fuit des tuyaux rompus. Une odeur de soufre et de viande brûlée sature l'espace saturé à -18 degrés. Un voltigeur hurle. Sa veste tactique est une torche humaine. Il court sur six mètres. Ses poumons s'enflamment de l'intérieur. Il s'effondre près d'une carcasse de porc. Le cadavre et l'animal fusionnent dans une seule fumée noire.

Elias ne regarde pas le spectacle. Il a déjà pivoté.

Sa main gauche serre la crosse en polymère du Glock 17. Sa main droite, celle qui trahit, est enfoncée dans sa poche. Elle bat le rythme d'une arythmie invisible. Le tremblement est une interférence. Elias l'isole mentalement. Il traite l'information comme un bug logiciel.

Sarah est une ombre de nylon derrière lui. Son souffle est court. Fréquence respiratoire : 30 cycles par minute. Trop élevé.

— Bouge, ordonne Elias.

Ils progressent dans le secteur B. Rayonnages de métal galvanisé. Hauteur : 12 mètres. Les palettes de marchandises surgelées forment un labyrinthe de glace. Le silence revient brusquement derrière le rideau de flammes. L'Ancien a fait cesser les tirs. Il réorganise ses vecteurs d'approche.

Elias s'arrête au pied d'une échelle de maintenance. Il examine le plafond. Une passerelle technique longe les conduits de ventilation. Un point haut. Un angle mort.

— Monte, dit-il.

Sarah grimpe. Ses mouvements sont fluides. Une cinématique parfaite. Ses muscles de gymnaste ne connaissent pas l'acide lactique. Elias suit. Chaque barreau est une brûlure froide. L'acier colle à la peau.

Sur la passerelle, l'obscurité est totale. Seul le voyant rouge d'un détecteur de fumée clignote. Fréquence : 0.5 Hertz.

Elias plaque Sarah contre le conduit en aluminium. Le métal vibre sous la pression des ventilateurs.

— Le chargeur, murmure Elias.

Sarah ne bouge pas. Ses pupilles sont dilatées. Mydriase de combat. Elle analyse Elias. Elle pèse ses chances. Elle est la banque. Il est l'exécuteur. Sans elle, il possède une matraque en acier de 700 grammes. Sans lui, elle est une cible désarmée dans un frigo géant.

Elle glisse sa main sous sa combinaison technique. Le geste est lent. Clinique. Elle grimace. Le froid rend l'extraction douloureuse. Elle ressort l'objet. Un chargeur standard de 17 coups, tronqué à la base. Le plastique est chaud. Il porte l'empreinte thermique de son corps.

Elias le saisit. Il sent l'humidité. Il éjecte le chargeur vide de son arme. Le clic métallique résonne dans le vide de l'entrepôt. Un bruit de couperet. Il insère le nouveau.

Clac.

La culasse revient en avant. Une munition de 9mm Parabellum est chamberée.

— Quatre, dit-elle.

— Trois, corrige-t-il. J'ai tiré le réservoir.

— Tu gâches le plomb, Elias.

— J'ai acheté du temps.

Il se remet en mouvement. Il rampe sur la grille de la passerelle. Le métal ajouré lui permet de voir le sol vingt mètres plus bas.

L'Ancien est là.

Il marche au centre de l'allée centrale. Il ne se cache pas. Il sait qu'Elias compte les balles. C'est une stratégie d'usure psychologique. L'Ancien utilise sa propre vie comme un appât. Autour de lui, quatre voltigeurs progressent en formation de diamant. Lampes tactiques éteintes. Ils utilisent des intensificateurs de lumière. Des lunettes de vision nocturne de troisième génération. Leurs silhouettes sont des spectres verts dans le néant.

L'Ancien s'arrête. Il lève la tête vers les ombres du plafond. Sa prothèse vocale grésille.

— L'arithmétique est contre vous, Elias. Sept balles au départ. Trois impacts confirmés. Un tir de diversion. Il vous reste trois chances. J'ai seize hommes encore opérationnels. Faites le calcul de probabilité.

Elias ne répond pas. Il observe une fente de ventilation à l'extrémité de la passerelle. Une ouverture de dix centimètres sur trente. Elle donne sur le couloir d'accès au quai

de déchargement n°4.

Il voit un mouvement. Une ombre. Une sentinelle est postée derrière la grille, à l'extérieur du bloc froid. Il surveille l'unique issue de secours du secteur B.

Distance estimée : 45 mètres.

Angle : 15 degrés vers le bas.

Obstacle : Grille de ventilation en acier.

Vent : Nul.

C'est un tir impossible pour un pistolet de poing. Le 9mm perd sa trajectoire rectiligne après 25 mètres. La dispersion est inévitable.

Elias s'allonge. Il utilise le rebord de la passerelle comme appui. Il cale sa main droite sous son poignet gauche. La structure osseuse doit remplacer la stabilité musculaire.

— Qu'est-ce que tu fais ? chuchote Sarah. Il est trop loin.

Elias ne l'entend pas. Il entre dans la zone de tir. Son rythme cardiaque descend à 55 BPM. Il attend le creux respiratoire.

La cible bouge. Un voltigeur équipé d'un fusil à pompe Benelli M4. Il allume une cigarette. Une erreur fatale. Le point incandescent de la braise est un phare dans l'obscurité. Il définit la position exacte de la tête.

Elias aligne le cran de mire et le guidon. Le point de visée est décalé de trois centimètres vers le haut pour compenser la chute balistique.

Il ne presse pas la détente. Il la caresse. Il attend que le monde se fige.

La main droite d'Elias tremble. Une secousse de deux millimètres. C'est trop.

Il ferme les yeux. Il visualise le trajet de l'ogive. La chemise de cuivre. Le noyau de plomb. La rotation imprimée par les rayures du canon. 360 mètres par seconde.

Il rouvre les yeux. Le tremblement a cessé. Un répit de trois secondes.

Bang.

Le départ du coup est sec. Une détonation contenue par l'acoustique des conduits. La douille brûlante saute contre le front d'Elias avant de tomber dans le vide.

À 45 mètres, la grille de ventilation tinte. Un éclat d'acier. La balle a frôlé un montant avant de poursuivre sa course.

Le voltigeur au Benelli n'a pas le temps de lâcher sa cigarette. L'ogive entre par l'orbite gauche. Elle fragmente l'os sphénoïde. Elle traverse le lobe frontal. Elle ressort par la nuque en emportant une partie de la colonne vertébrale.

Le corps s'effondre en silence. Un sac de viande de 80 kilos percutant le béton.

Elias reste immobile. Il ne vérifie pas son tir. Il sait.

— Trois, dit Sarah. Sa voix tremble légèrement.

Elle ne parle plus de la cible. Elle parle de ce qu'il reste dans l'arme. Trois morceaux de mort potentielle.

L'Ancien s'immobilise en bas. Il a entendu l'impact. Il a vu la sentinelle tomber à travers la vitre du couloir. Il ne s'énerve pas. Il ajuste sa veste.

— Belle précision, Elias. La méthode du chirurgien. Mais vous venez de dépenser

33% de votre capital pour un simple garde-barrière. C'est une erreur de gestionnaire.

Elias se redresse. Ses articulations craquent. Le froid commence à paralyser ses terminaisons nerveuses. Ses doigts sont blancs. L'hypothermie de stade 1. La vasoconstriction réduit sa dextérité.

Il regarde Sarah. Elle est recroquevillée. Elle frotte ses bras. Sa combinaison en nylon n'est plus une protection suffisante.

— Pourquoi lui ? demande-t-elle. On aurait pu sortir par là.

— C'était un verrou, répond Elias. Maintenant, c'est un appât.

Il range le Glock dans son holster d'épaule. Il ne veut pas que le métal refroidisse davantage.

— On descend.

— Ils nous attendent en bas, Elias. Ils vont nous arroser dès qu'on touche le sol.

— Non. Ils vont se concentrer sur le quai 4. Ils pensent que je veux sortir par là.

Il saisit Sarah par le bras. Sa prise est brutale.

— Écoute-moi. L'Ancien ne veut pas te tuer. Il veut ce que tu as dans le ventre. Moi, il veut m'autopsier. On ne va pas vers la sortie.

— On va où ?

— Vers le moteur.

Ils redescendent par l'arrière des rayonnages. Elias utilise les ombres des carcasses de porcs comme boucliers thermiques. Les voltigeurs de l'Ancien convergent vers le couloir du quai 4. Leurs lampes balayent la zone où la sentinelle est morte.

Elias et Sarah atteignent le socle du compresseur principal. Une machine massive.

Des pistons de la taille d'un torse humain. Le bruit est un rugissement de métal et de gaz.

Elias sort son couteau tactique. Une lame en titane au fini mat.

— Donne-moi le reste, Sarah.

Elle recule. Son dos frappe le carter brûlant du moteur. Le contraste thermique la fait tressaillir.

— Non.

— On ne négocie plus.

— Sans les balles, tu me laisses ici. Je connais ta réputation, Elias. Tu es une machine. Tu calcules les pertes sèches. Je suis une perte sèche.

Elias fait un pas. Son regard est une lame de fond. Il n'y a pas de colère. Juste une nécessité balistique.

— Si je voulais te laisser, tu serais déjà morte. Tu es mon inventaire. Tu es ma logistique. Mais là, j'ai besoin de la charge complète.

Sarah respire vite. La vapeur sort de sa bouche en jets saccadés. Elle voit le couteau. Elle voit le Glock. Elle voit l'homme qui ne tremble plus.

Elle plonge la main dans sa combinaison. Elle retire le chargeur de l'arme. Elle appuie sur le poussoir pour libérer une munition.

Elle tend la balle à Elias. Une seule.

— Une par une, Elias. Je veux être sûre que tu reviens la chercher.

Elias regarde le projectile dans sa paume. 9mm. Tête creuse. Conçue pour l'expansion maximale à l'impact. Pour transformer l'énergie cinétique en dégâts tissulaires irréversibles.

Il l'insère dans un chargeur de secours vide qu'il garde à la ceinture.

— Il en reste deux dans le Glock, dit Sarah. Une dans ta main. Ça fait trois. Fais en sorte qu'elles comptent.

Elias ne répond pas. Il range son couteau.

Soudain, une explosion de verre brise le silence du secteur B.

L'Ancien vient d'utiliser une grenade flash. L'aveuglement est total dans le couloir n°4. Mais Elias est à l'opposé. Il voit les ombres des voltigeurs se projeter sur les murs de glace. Ils entrent dans le piège.

Elias se penche vers l'oreille de Sarah. Son souffle est froid.

— Reste ici. Si le compresseur s'arrête, cours vers le quai 1. N'attend pas.

Il s'élançait dans le brouillard d'ammoniac. Il n'est plus un homme. Il est un projectile en phase d'accélération.

Il lui reste trois impacts à distribuer.

L'Ancien, au loin, hurle un ordre dans son micro. Sa voix électronique déraille dans les hautes fréquences.

— Il est derrière vous ! Demi-tour !

Trop tard.

Elias est déjà dans leur périmètre de sécurité. Il ne tire pas encore. Il économise le plomb. Il utilise l'acier du canon pour frapper la gorge du premier homme qu'il croise. Un bruit d'os broyé.

Il récupère le corps comme bouclier.

Le chapitre du feu est éteint.

Celui de l'anatomie commence.

Elias sent le poids de la prochaine balle dans la chambre. La quatrième était pour la sentinelle. La cinquième sera pour le cœur du dispositif.

Il attend le contact visuel.

Le froid ne le dérange plus. Il est devenu le froid.

Le Glock 17 est une extension de son bras gauche. Le percuteur est armé. La course de la détente est de quatre millimètres.

Il ne reste que trois respirations avant l'aube.

Elias appuie.

Chapitre 10

Nécrose Sèche

Le givre tapisse les parois de l'artère fémorale de l'entrepôt. Température interne : -22 degrés Celsius. L'air est une lame de rasoir qui découpe les alvéoles pulmonaires. Elias franchit le seuil de la salle des machines. Le battant d'acier s'écrase contre son cadre. Le son est sec. Mat. Un coup de massue sur une enclume.

Le silence ne dure pas. Les compresseurs Bitzer hurlent à soixante-décibels. Un ronflement industriel qui sature l'espace. Les tuyauteries d'ammoniac courent au plafond comme des veines bleutées.

Elias observe sa main gauche. Elle est exsangue. Le réflexe de Lewis s'active : les vaisseaux se dilatent puis se contractent en un cycle désespéré pour sauver les extrémités. La peau des articulations se fissure. Des micro-hémorragies apparaissent sur ses phalanges.

La cinquième balle attend dans la chambre du Glock 17. Une munition chemisée de 9mm. Masse : 8 grammes de plomb et de laiton.

Sarah est là. Accroupie entre deux réservoirs d'huile. Ses yeux sont deux fentes noires. Elle ne tremble pas. Elle vibre. C'est la phase terminale du frisson thermique. Le corps brûle ses dernières réserves de glycogène pour produire de la chaleur cinétique.

— Le chargeur, ordonne Elias.

Sa voix est un craquement de glace.

Sarah glisse la main sous son nylon. Elle sort l'objet. Le polymère noir est brillant de sueur et de sécrétions. Elle le plaque contre son ventre, sous sa première couche thermique. Le métal du ressort doit rester souple. À cette température, le lubrifiant durcit. L'extracteur pourrait briser le culot de la douille. Un incident de tir de type « cheminée » serait fatal.

Elias s'adosse à une cuve. Il sent la vibration du moteur dans sa colonne vertébrale.

— Ils sont six, dit Sarah. J'ai entendu les radios. L'Ancien a doublé la prime.

Elias ne répond pas. Il analyse la topographie du local. 150 mètres carrés. Des passerelles en caillebotis. Des zones d'ombre saturées de vapeur d'huile. Une seule issue exploitable.

Il tend sa main gauche vers Sarah. Elle lui donne le chargeur. La chaleur résiduelle du corps de la fille se transfère à l'acier. Un choc thermique de trente degrés.

Elias insère le chargeur. Le clic du verrou de retenue est le seul signal de survie valide.

Il arme la culasse. Le mouvement est lent. Laborieux. Ses muscles sont des câbles d'acier gelés. La graisse de l'arme a la consistance d'une colle forte.

— Écoute, murmure Elias.

Il ne regarde pas Sarah. Ses yeux fixent la porte.

— La sixième balle est pour le chef de groupe. La septième est pour l'Ancien.

— Et si tu rates ?

— La balistique ne connaît pas l'erreur. Seul l'opérateur échoue.

Le verrou de la porte d'entrée pivote. Le métal cède sous l'action d'un pied-de-biche. L'air extérieur, plus chaud de quelques degrés, s'engouffre dans la salle et crée un brouillard instantané. Effet Tyndall. La lumière des lampes tactiques découpe des cônes de particules blanches dans l'obscurité.

Elias bascule en mode combat.

Tachycardie contrôlée. Rythme respiratoire : une inspiration toutes les quatre secondes.

Le premier homme entre. Une silhouette massive. Gilet pare-balles de niveau III-A. Casque balistique. Il porte un HK MP5. Un classique. Efficace à courte portée.

L'homme balaye la zone. Le faisceau de sa lampe frôle le réservoir d'Elias.

Elias ne bouge pas. Il est une extension de la machine. Il attend que l'angle d'incidence soit optimal.

L'homme avance de deux mètres. Ses bottes crissent sur le givre du sol. Il dépasse l'angle mort.

Elias se décale de trente centimètres. Son bras gauche s'élève. La hausse et le guidon s'alignent sur la jonction du cou et du thorax. Là où le kevlar ne protège plus. Là où passent la carotide et la jugulaire.

Pression sur la détente : 2,5 kilos.

Le coup part.

Le recul est une décharge électrique dans le coude d'Elias. La flamme de départ illumine brièvement les tubes d'ammoniac.

L'ogive perfore la trachée. Elle poursuit sa course, brise la deuxième vertèbre cervicale et ressort en emportant un morceau de la moelle épinière.

L'homme s'effondre. Rupture instantanée de la connexion neurologique. Il n'est plus un combattant. Il est un sac de 90 kilos de viande inutile.

— Un, compte Sarah dans l'ombre.

Elias ne bouge pas. Il récupère la douille brûlante qui vient d'être éjectée. Il la serre dans sa paume gauche. La chaleur du laiton réactive ses terminaisons nerveuses. Une douleur atroce. Une douleur nécessaire.

— Grenade ! hurle une voix à l'extérieur.

Elias attrape Sarah par le col. Il la projette derrière un bloc de béton.

L'explosion n'est pas fragmentaire. C'est une grenade assourdissante. 170 décibels. 7 millions de candelas. L'onde de choc percute les tympanes d'Elias. Un sifflement aigu remplace le bruit des compresseurs. Ses yeux ne voient plus qu'une tache pourpre persistante.

Il sait ce qui suit. L'assaut de saturation.

Il se redresse. Ses doigts sont gourds. Il frotte le canon de son Glock contre sa cuisse pour maintenir une température de fonctionnement minimale.

Deux silhouettes franchissent le seuil. Elles tirent au jugé. Les impacts de 9mm

martèlent les réservoirs d'huile. Un liquide noir commence à se répandre sur le sol.
Risque de glissade : élevé.

Elias analyse les trajectoires des traceuses. Il identifie les sources.

Il tire la sixième balle.

Le projectile traverse le brouillard. Il frappe le premier assaillant au milieu du visage. L'os frontal explose. Le cerveau subit une cavitation temporaire avant de se liquéfier. L'homme est projeté en arrière par l'énergie cinétique.

Elias bascule son corps vers la droite. Son épaule heurte une vanne de sécurité.

Le deuxième tireur ajuste sa visée. Elias voit le doigt de l'homme se crispier sur la queue de détente de son arme.

Un jet de vapeur blanche sature soudain l'espace entre eux.

Sarah.

Elle vient d'ouvrir une valve de purge du circuit de refroidissement. L'ammoniac pur s'échappe sous pression. 12 bars.

Le tireur hurle. Le gaz brûle ses muqueuses. Ses yeux fondent littéralement dans leurs orbites. Il lâche son arme pour porter ses mains à son visage. Erreur fatale.

Elias ne tire pas. Il économise la septième ogive.

Il bondit. La distance est de trois mètres. Il utilise le poids de son corps. Il percute l'homme, l'entraîne au sol dans la nappe d'huile noire. Elias saisit la tête du tireur. Un mouvement de torsion sec. Rotation de 180 degrés de l'atlas sur l'axis.

Le craquement des vertèbres est étouffé par le sifflement du gaz.

Elias se relève. Il halète. Sa main droite tremble violemment. Le Parkinson gagne du terrain. L'adrénaline ne suffit plus à masquer la neurodégénérescence.

Il ramasse le MP5 du mort. Il vérifie la chambre. Vide. Le chargeur a été éjecté lors de la chute. Inutile.

Il regarde Sarah. Elle est debout près de la vanne. Ses mains sont gelées par le passage du gaz. Elle a perdu deux couches de peau sur les paumes. Elle ne se plaint pas.

— Il reste l'Ancien, dit-elle.

Elias vérifie son Glock. La culasse est verrouillée en arrière. Le chargeur est vide.

Non.

Il reste une munition. La septième. Elias l'avait chambrée manuellement avant l'assaut.

Il libère l'arrêtoir de culasse. Le métal claque. Un son de guillotine.

— Il est dans le couloir de maintenance, dit Elias. Il attend que ses hommes fassent le ménage.

— Il ne viendra pas ici.

— Si. Il viendra. Parce qu'il veut voir mes yeux quand je mourrai. C'est un fétichiste de la fin.

Elias marche vers la porte. Ses pas laissent des traces sombres sur le sol givré. Un mélange de sang, d'huile et d'ammoniac.

Le froid est maintenant absolu. Elias ne sent plus ses pieds. Il marche sur des moignons de bois. Son cœur ralentit. Bradycardie de survie. Son corps se met en mode économie d'énergie. Seul le cerveau reste en surchauffe.

Il sort de la salle des machines.

Le couloir de maintenance est une galerie de métal de cent mètres de long. Des néons clignotent au plafond. 60 hertz. Une fréquence qui agresse la rétine.

Au bout du tunnel, une silhouette.

L'Ancien.

Il est seul. Il tient un revolver Smith & Wesson Model 29. Canon de 6 pouces. .44 Magnum. Une arme de bourreau.

L'Ancien ne porte pas de masque. Son visage est une carte de rides et de cicatrices. Sa prothèse vocale brille sous le néon.

— Elias, dit la machine. Tu es en retard.

Elias continue d'avancer. La distance est de quarante mètres. Trop loin pour un tir de précision avec une main qui tremble.

— Stop, ordonne l'Ancien.

Il lève son arme. Le canon du .44 ressemble à un tunnel de mine.

Elias s'arrête.

— Tu as vidé ton chargeur, Elias. Je connais tes statistiques. Tu n'as jamais porté plus de sept balles dans ce Glock. C'est ton rituel. Ta superstition de vieux tueur.

Elias ne répond pas. Il ajuste sa prise. Main gauche sur la crosse. Main droite qui soutient le poignet pour stabiliser le tremblement.

— La septième est dans la chambre, dit l'Ancien. Mais tu ne tireras pas. Tu as une hypothermie de stade 2. Tes réflexes synaptiques sont dégradés de 40 %. Moi, j'ai le chauffage dans ma veste tactique.

L'Ancien sourit. C'est un étirement de cuir sec.

— Pose l'arme. Donne-moi la Mule. Et je te laisserai geler ici. C'est une mort propre. On s'endort. C'est presque de la poésie.

Elias ferme les yeux un instant.

Il visualise la trajectoire. 35 mètres. Chute du projectile : 1,2 centimètre. Dérive due au vent des ventilateurs : négligeable.

Il rouvre les yeux.

— La poésie, c'est pour les amateurs, dit Elias.

Il ne vise pas la tête.

Il vise le tuyau de décharge d'ammoniac qui passe juste au-dessus de l'Ancien. Une conduite de haute pression en acier galvanisé de 50 mm.

L'Ancien appuie sur la détente de son .44.

Le coup est un tonnerre. Elias bascule sur le côté. La balle de .44 déchire l'épaule gauche de son pardessus. Elle emporte un morceau de muscle deltoïde. La douleur est une explosion thermique.

Elias tire sa septième balle.

L'ogive de 9mm percute la conduite. Le métal cède.

Une pression de 20 bars libère un nuage de mort blanche. L'ammoniac liquide se transforme instantanément en gaz. Il enveloppe l'Ancien.

L'homme n'a pas le temps de crier. Le gaz pénètre dans ses poumons, brûle ses alvéoles, crée un œdème aigu instantané. Il tombe à genoux. Ses mains lâchent le magnum. Il gratte sa gorge. Il essaie d'arracher sa prothèse vocale.

Elias se relève. Son épaule pisse un sang noir qui gèle avant d'atteindre le sol.

Il marche vers l'Ancien. Lentement.

Il arrive à sa hauteur. L'Ancien lève les yeux. Ils sont vitreux. Le blanc est devenu rouge vif.

Elias sort son couteau. Une lame en carbone de 10 centimètres.

Il ne l'utilise pas pour égorger. Il l'utilise pour ouvrir la veste tactique de l'Ancien. Il cherche la source de chaleur. Les batteries au lithium.

Il les arrache.

L'Ancien s'effondre sur le côté. Ses spasmes ralentissent. La nécrose des tissus respiratoires est totale.

Elias se retourne. Sarah est là, à l'entrée du couloir. Elle regarde le corps.

— On a plus de munitions, dit-elle.

Elias regarde son Glock vide. La culasse est bloquée. L'arme est froide comme un cadavre.

— On n'en a plus besoin.

Il lève les yeux vers le plafond. Un rayon de lumière grise filtre à travers une lucarne haute.

L'aube.

Elias sent sa main droite. Le tremblement a cessé. Le froid a fini par paralyser les nerfs responsables de la pathologie.

Une victoire médicale.

— Marche, ordonne Elias. Le quai 1 est à deux cents mètres.

Ils avancent dans la lumière sale du matin. Deux spectres de métal et de givre quittant la scène de crime.

Derrière eux, l'entrepôt frigorifique ronronne toujours. Un tombeau d'acier à -22 degrés.

Le chapitre de l'anatomie est clos. Celui de la survie commence.

Chapitre 11

Cinquième Percussion

****CHAPITRE 11 : CINQUIÈME PERCUSSION****

Moins dix-neuf degrés Celsius.

La température de l'entrepôt frigorifique n'est plus une donnée météo. C'est une agression moléculaire. L'air est solide. Chaque inspiration cristallise le mucus nasal. Elias expire une vapeur épaisse qui stagne devant ses yeux comme un linceul de coton. Ses poumons brûlent. Une brûlure froide, paradoxale.

Il est accroupi derrière une pile de palettes en bois de pin. Le bois est saturé d'humidité gelée. Il devient cassant, dur comme de la fonte. Sarah est à trois centimètres de son dos. Il sent la vibration de son corps. Ce n'est pas de la peur. C'est le frisson de l'autonomie thermique. Ses dents claquent avec une régularité de métronome. Elle serre ses genoux contre sa poitrine. Le nylon de sa combinaison technique produit un crissement synthétique à chaque mouvement.

— Donne, murmure Elias.

Sa voix est un râle de papier de verre. Ses cordes vocales sont rétractées par le gel.

Sarah ne répond pas. Elle bouge. Un mouvement de contorsionniste. Ses doigts gantés de polyuréthane cherchent sous la ceinture de son pantalon. Elle sort un objet métallique. Un bloc d'acier noir. Le chargeur du Glock 17.

Elle le tend. Elias ne le prend pas immédiatement. Il observe sa main droite.

Le tremblement est là. Une oscillation de basse fréquence. Un signal parasite venant de la substance noire de son cerveau. Les neurones dopaminergiques meurent. C'est une érosion invisible. Le froid accentue la raideur. Il essaie de commander à ses muscles. Rien. Sa main est une machine déréglée.

Il change d'arme de main. La gauche est stable. Engourdie, mais stable.

Il saisit le chargeur. Le contact de l'acier contre la paume déclenche une douleur électrique. Le métal colle à la peau. Il insère le bloc dans le puits du Glock.

Clac.

Le bruit est une détonation dans le silence du frigo. Le verrou de chargeur a engagé l'encoche. Elias tire la culasse vers l'arrière. Un mouvement sec. Linéaire. Le ressort récupérateur oppose une résistance optimale. Une cartouche de 9mm Parabellum, 124 grains, Full Metal Jacket, quitte les lèvres du chargeur. Elle glisse sur la rampe d'alimentation. Elle entre dans la chambre.

La culasse revient en batterie. Le percuteur est armé.

Cinquième balle. Il en reste trois dans le puits. Sept au total depuis le début de la nuit. Le décompte est une équation de survie pure.

— Ils sont là, souffle Sarah.

Elle a l'oreille collée au sol. Le béton transmet les vibrations mieux que l'air.

— Combien ?

— Un lourd. Plusieurs légers. Le lourd ne court pas. Il marche.

L'Ancien.

Le chef du cartel ne délègue plus. Les quatre premiers cadavres éparpillés entre les rangées de carcasses de porcs ont épuisé sa patience. Il entre dans l'arène. Un prédateur en costume trois pièces sous une veste tactique en Kevlar.

Elias se redresse de quelques centimètres. Il regarde à travers l'espace entre deux palettes.

Au bout de l'allée centrale, la porte isotherme pivote sur ses gonds hydrauliques. Un faisceau de lumière blanche découpe la brume. Un projecteur de forte puissance. La lumière est saturée de particules de givre en suspension. On dirait de la poussière d'étoile morte.

Trois silhouettes se détachent sur le rectangle de clarté.

Au centre, l'Ancien. Il tient une canne à pommeau d'argent dans la main gauche et un Sig Sauer P226 dans la droite. Il ne porte pas de masque. Il respire l'air polaire comme s'il était chez lui. À sa gauche, un lieutenant. Un colosse de cent kilos. Un gilet pare-balles de niveau IV. Un fusil à pompe Benelli M4 en bandoulière. À droite, un homme plus jeune, nerveux, balayant la zone avec une lampe tactique.

Le groupe avance. Leurs bottes de combat broient la fine pellicule de glace qui recouvre le sol. *Crac. Crac. Crac.*

Elias analyse la trajectoire. Distance : quarante mètres. Angle : quinze degrés.

L'Ancien est la cible prioritaire. La tête. Un tir au visage pour éviter la protection balistique du tronc. La zone T : entre les deux yeux, jusqu'au sommet du nez. Le bulbe rachidien. Une déconnexion instantanée du système nerveux central. Pas de spasme réflexe sur la détente.

Elias lève le Glock. Il utilise ses deux mains pour stabiliser la visée. Son œil gauche se ferme. Le droit s'aligne sur les organes de visée au tritium. Les points verts brillent faiblement dans la pénombre.

— Ne rate pas, chuchote Sarah.

Elias ne l'entend plus. Il entre dans le tunnel. Son rythme cardiaque chute de 110 à 75 BPM. Il contrôle sa respiration. Expire la moitié de l'air. Bloque.

L'Ancien s'arrête. Il lève sa canne. Il pointe le secteur 4. Le secteur où ils sont cachés.

— Elias, lance l'Ancien.

Sa voix passe par une prothèse vocale. Un son métallique, synthétique, dénué de toute harmonique humaine. Une voix de robot hanté.

— Je sais que tu es là. Je sens l'odeur de ta déchéance. Tu sens la sueur et la maladie. Rend-moi la fille. Garde la dernière balle pour ton propre crâne. C'est une offre de charité.

Elias ne répond pas. Les mots sont une perte d'énergie cinétique.

Il ajuste le cran de mire. Le front de l'Ancien est au centre.

Soudain, sa main droite est prise d'une convulsion violente. Un spasme parkinsonien. Le canon du Glock dévie de trois degrés vers la gauche. Au même moment, l'Ancien pivote pour donner un ordre à son lieutenant.

Elias presse la détente.

Bang.

Le départ du coup est un coup de tonnerre dans la boîte de résonance métallique de l'entrepôt. La flamme de bouche illumine les parois de givre pendant une fraction de seconde.

La balle quitte le canon à 360 mètres par seconde.

Elle rate le crâne de l'Ancien de deux centimètres. Elle siffle à son oreille.

Elle poursuit sa course. Elle rencontre l'épaule droite du lieutenant qui se tenait juste derrière. Le projectile de 9mm percute le tissu en Cordura, traverse la couche de Kevlar souple, et pénètre dans le deltoïde.

L'impact est sourd. Un bruit de viande frappée à la masse.

Le lieutenant est projeté en arrière par l'énergie cinétique. La balle ne s'arrête pas là. C'est une munition blindée. Elle ressort par l'omoplate, emportant des fragments d'os et un spray de sang artériel qui se vaporise instantanément dans le froid.

Le projectile continue sa trajectoire ascendante.

Il va frapper le boîtier de dérivation électrique principal, fixé sur le pilier de soutien numéro 12, dix mètres plus loin.

L'impact provoque un court-circuit massif. Une gerbe d'étincelles bleues et oranges jaillit du coffret en acier. Un arc électrique de plusieurs milliers de volts déchire l'obscurité.

Puis, le silence. Et le noir.

Les néons de sécurité s'éteignent. Les compresseurs frigorifiques s'arrêtent dans un gémissement de métal agonisant. Le ronronnement constant qui masquait les bruits de pas disparaît.

Le noir est total. Absolu. Un noir de fosse commune.

— Putain, grogne une voix dans l'obscurité.

C'est le lieutenant. Il est vivant. Il hurle. Un cri de bête blessée. Son épaule est broyée. Le sang coule sur le béton, fumant dans l'air glacial.

Elias se plaque au sol. Il attrape Sarah par le bras.

— Bouge, ordonne-t-il.

Ils rampent sur le béton gelé. Elias n'utilise plus ses yeux. Ils sont inutiles ici. Il utilise sa mémoire spatiale. Trois pas à gauche. Contourner la palette. Passer sous le rail de transport des carcasses.

Derrière eux, le lieutenant continue de hurler. On entend le bruit des pansements tactiques que l'on déchire. L'Ancien ne parle plus. Il attend. Il sait que l'obscurité est un terrain de chasse.

Elias sent le froid s'intensifier. Sans le bruit des compresseurs, le silence devient une pression physique sur les tympans.

— Elias ? murmure Sarah.

Elle est tout près de son oreille. Son haleine est la seule source de chaleur dans cet univers de glace.

— La balle, dit-elle. Elle a touché quoi ?

— Le lieutenant. Et le jus.

— On fait quoi ?

— On utilise le noir. C'est notre allié. Ils ont des lampes. Nous avons l'habitude de l'ombre.

Elias vérifie son arme. La culasse s'est refermée correctement. Sixième cartouche en chambre. Il reste trois balles dans le chargeur. Sept au total pour la nuit. Cinq ont été tirées.

Il fait le calcul. Treize cibles au début. Neuf sont encore debout, en comptant l'Ancien et le lieutenant blessé.

Quatre balles. Neuf hommes.

L'arithmétique est cruelle. Elle exige une précision chirurgicale. Chaque projectile doit traverser deux corps, ou provoquer une réaction en chaîne.

Soudain, un clic. À dix mètres.

Le bruit d'un sélecteur de tir que l'on bascule sur "Auto".

Un faisceau laser rouge déchire le noir. Un point rouge minuscule, dense, qui danse sur les carcasses de porcs suspendues. Le laser balaie les surfaces, cherchant une forme humaine, une signature thermique.

L'ennemi a des lunettes de vision nocturne.

Elias sent une goutte de sueur glacée couler le long de sa colonne vertébrale. Son corps réagit à la menace. Sa main droite recommence à trembler. Un spasme incontrôlable. Il la serre contre sa cuisse pour l'étouffer.

Le point rouge s'arrête sur le haut de la palette où ils étaient cachés il y a dix secondes.

Pfff-pfff-pfff.

Trois tirs étouffés par un modérateur de son. Les balles de 5.56 mm déchiquètent le bois de pin. Des éclats volent dans l'obscurité.

Elias et Sarah sont déjà plus loin. Ils se glissent entre deux rangées de cochons gelés. Les carcasses sont dures comme des colonnes de marbre. Elles tintent quand on les bouscule. Un son de cloche funéraire.

Elias s'arrête. Il sent une odeur. Pas celle du sang. Pas celle de la graisse.

Une odeur d'ozone. Et de plastique brûlé. Le tableau électrique continue de se consumer lentement.

Il a un plan. Un plan balistique.

Il se tourne vers Sarah. Il ne voit que l'ombre de son visage, mais il devine ses yeux dilatés.

— Sarah. Écoute-moi bien.

— Je t'écoute.

— Je vais avoir besoin que tu coures. Pas pour fuir. Pour servir d'appât.

— Tu plaisantes ? Ils ont des lasers.

— Ils ont des lasers, mais ils sont dans un tunnel de vision. Ils voient ce qu'ils pointent. Toi, tu vas être partout.

Il sort un objet de sa poche. Un briquet Zippo en chrome brossé.

— Quand je te donnerai le signal, tu lances ça vers le fond de l'allée B. Le choc va déclencher la flamme. Ils vont tirer dessus. C'est là que j'interviens.

Sarah prend le briquet. Ses doigts sont gourds.

— Et si tu rates encore ?

— Je ne raterai pas. La cinquième était un réglage. La sixième sera une sentence.

Elias se remet en position. Il ignore la douleur dans son épaule. Il ignore le froid qui s'installe dans ses os comme une nécrose lente.

Il lève le Glock 17. Sa main gauche soutient la droite. Il verrouille ses coudes. Il devient un trépied de chair et d'acier.

Il attend.

Dans le noir, le point rouge laser se rapproche. Il danse sur la peau d'un porc à deux mètres de lui.

L'Ancien parle à nouveau. Sa voix artificielle semble venir de partout à la fois.

— Elias. La physique est contre toi. Le froid ralentit tes réflexes. Il épaissit ton sang. Tu es une machine en fin de cycle. Moi, je suis l'éternité.

Elias ne bouge pas d'un millimètre. Il fixe le point rouge. Il attend que le tireur entre dans son angle de vue latéral.

Le lieutenant blessé gémit plus loin. Il rampe. Le bruit de ses mains sur le sol est un frottement de cuir mouillé.

— Maintenant, murmure Elias.

Sarah lance le Zippo.

L'objet décrit une courbe parabolique dans le noir. Il heurte un rail métallique à quinze mètres.

Cling.

Une étincelle. Le capot du briquet s'ouvre sous l'impact. La mèche saturée de gaz s'enflamme. Une petite boule de feu jaune danse dans l'obscurité.

C'est un phare dans la nuit.

Immédiatement, trois lasers rouges convergent vers la flamme.

Pfff-pfff-pfff-pfff-pfff.

Une rafale de fusil d'assaut déchire le silence. Le briquet explose dans un petit nuage de naphte.

Mais pendant ces deux secondes, les tireurs ont révélé leurs positions. Les visages sont illuminés par le reflet des tirs.

Elias voit le lieutenant, à genoux, son fusil à pompe calé contre sa hanche valide. Il voit deux autres hommes, flanqués de part et d'autre.

L'Ancien n'est pas là. Il est resté dans l'ombre. Intelligent.

Elias ajuste son tir. Il ne vise pas les hommes.

Il vise la vanne de sécurité du circuit de refroidissement à l'ammoniac, juste au-dessus de leurs têtes. Une roue en laiton, reliée à un tuyau de haute pression.

Sixième balle.

Il presse la détente.

Le recul est sec. La douille brûlante est éjectée vers la droite. Elle tombe dans la neige carbonique avec un sifflement.

Le projectile de 9mm frappe la vanne en plein centre. Le laiton éclate. La pression de 15 bars libère instantanément un nuage de gaz ammoniac liquéfié.

C'est une explosion chimique.

Le gaz se détend. Sa température chute à -33 degrés en une milliseconde. Le nuage blanc envahit l'allée.

Les cris qui suivent ne sont pas des cris de douleur. Ce sont des cris de suffocation. L'ammoniac brûle les yeux, les poumons, la peau. Les hommes tombent, les mains sur le visage. Ils lâchent leurs armes.

Dans le chaos blanc, Elias se lève.

— Marche, ordonne-t-il à Sarah.

Ils s'éloignent de la zone de gaz. Ils s'enfoncent plus profondément dans le labyrinthe de viande gelée.

Le chapitre 11 est terminé.

La cinquième percussion a échoué sa cible humaine, mais elle a gagné du temps.

Le score est maintenant de sept balles consommées sur sept.

Non.

Elias vérifie mentalement.

Balle 1 : Le gardien.

Balle 2 : Le chien.

Balle 3 : Le lieutenant (première tentative).

Balle 4 : Le transformateur (manquée).

Balle 5 : Le lieutenant (épaule) et le tableau électrique.

Balle 6 : La vanne d'ammoniac.

Il reste une balle. Une seule ogive de 9mm pour finir le travail.

Le dernier projectile décidera du vainqueur.

Elias sent sa main droite. Elle ne tremble plus. Elle est devenue totalement insensible.

Le froid a fini par paralyser les nerfs responsables de la pathologie.

Une victoire médicale.

— Marche, répète Elias. Le quai 1 est à deux cents mètres.

Ils avancent dans l'obscurité toxique. Deux spectres de métal et de givre.

Derrière eux, l'entrepôt frigorifique est devenu une chambre à gaz silencieuse.

Le chapitre de l'anatomie est clos. Celui de la survie finale commence.

Chapitre 12

Le Sacrifice du Chirurgien

L'entrepôt Quai 1 est un tombeau de béton et de polymère. Température interne : -19 degrés Celsius. L'air est une lame sèche qui découpe les alvéoles pulmonaires. Elias progresse. Sa botte gauche écrase une plaque de givre. Le son est cristallin. Un craquement de tibia sous une presse hydraulique.

Sarah marche dans son ombre. Elle respire par de courtes inspirations nasales. Elle gère son dioxygène comme une ressource comptable. Son regard scanne les angles morts. Elle ne regarde plus Elias comme un homme, mais comme une unité de protection thermique et balistique.

Le Glock 17 est une extension de la main gauche d'Elias. Poids total avec le dernier projectile : 705 grammes. La culasse est glacée. L'acier colle à la peau du derme.

— Arrête-toi, dit Elias.

Sa voix est un frottement de gravier. Le larynx est déshydraté.

Il observe la structure. Le Quai 1 est une nef de métal de soixante mètres de long. Des rails de transport aérien courent au plafond. Des carcasses de bœufs y sont suspendues. Elles ressemblent à des pendus enveloppés dans du plastique blanc. Des sacs mortuaires pour géants.

Le dispositif tactique de l'adversaire est prévisible. L'Ancien ne dispose plus que de trois hommes opérationnels. Des mercenaires de troisième cercle. Ils utilisent des lampes tactiques SureFire. Les faisceaux déchirent la pénombre. 2000 lumens de

lumière blanche qui rebondissent sur le givre.

— Ils sont là, murmure Sarah.

Elias ne répond pas. Il analyse la géométrie de la zone. Un goulet d'étranglement se forme entre deux rangées de rayonnages industriels. Largeur : 1,20 mètre. Une zone d'élimination parfaite.

Il sent une vibration dans son épaule gauche. Son corps réclame de la chaleur. Le glucose manque. Il puise dans ses réserves d'adrénaline. Les glandes surrénales travaillent en sursis.

— Sarah. Donne-moi le dernier chargeur.

Elle ne bouge pas. Son instinct animal détecte la faille.

— Elias, tu trembles.

— C'est une réaction physiologique normale face à l'hypothermie de stade 1. Donne-moi l'outil.

Elle plonge la main dans la poche de son nylon. Elle en sort le boîtier métallique noir. Sept grammes de plomb et de cuivre. L'unique solution à l'équation de leur survie.

Elias engage le chargeur dans le puits de la crosse. Le clic mécanique est le seul bruit d'espoir dans ce congélateur industriel. Il tire la culasse vers l'arrière. La septième ogive glisse dans la chambre. Verrouillage. Le percuteur est armé.

— Écoute bien, dit Elias. Ils vont entrer par le sas Nord-Est. Ils vont couvrir les angles hauts. Je vais me placer au centre du couloir. À découvert.

Sarah plisse les yeux.

— C'est un suicide.

— C'est une manœuvre de diversion. Ils verront une cible prioritaire. Ils oublieront les flancs. Toi, tu vas grimper sur le rayonnage C-14. Tu utiliseras les rails de transport. Tu te placeras au-dessus d'eux.

— Je n'ai pas d'arme.

Elias regarde son Glock. Il regarde ensuite la jambe de Sarah.

— Tu as une vitesse de réaction de 0,18 seconde. Je n'ai plus que mes yeux.

Il lui tend une lame de céramique, extraite de sa manche. Un couteau de combat sans signature métallique.

— S'ils me touchent, ils s'approcheront pour confirmer le décès. C'est la procédure standard du Cartel. À ce moment-là, tu tombes. Tu récupères le Glock. Tu loges la septième balle dans l'orbite de celui qui commande. Les deux autres paniqueront. C'est ta seule fenêtre.

— Et toi ?

— Je suis une variable amortie, Sarah.

Il se déplace vers le centre du couloir. Il marche droit. Son pardessus en laine sombre absorbe la faible lumière. Il ressemble à une colonne de basalte.

À trente mètres, le sas grince. Une lumière crue inonde le béton. Trois silhouettes se découpent en contre-jour. Des fusils d'assaut HK416. Calibre 5.56. Une puissance de

feu disproportionnée.

— Cibles identifiées, crie une voix amplifiée par un masque tactique.

Elias lève son arme. Sa main gauche est de marbre. Il ne tire pas. Il attend. Il doit maximiser l'attraction gravitationnelle des tireurs vers lui.

Les mercenaires progressent en formation de diamant. Le leader au centre. Les flancs couvrent les intervalles entre les carcasses de viande.

— Pose l'arme, Chirurgien ! hurle le leader. L'Ancien veut ton foie sur un plateau de service !

Elias esquisse un sourire. Un spasme musculaire sans joie.

— Venez le chercher.

Le premier tir part. Une détonation sèche qui sature l'espace clos. La balle de 5.56 voyage à 900 mètres par seconde. Elle percute une carcasse de bœuf à dix centimètres de la tête d'Elias. Des éclats d'os gelés et de plastique volent comme des shrapnels.

Elias ne flanche pas. Il recule d'un pas, simulant la panique. Il attire les prédateurs dans le goulet.

— Il est cuit ! tirez !

Le feu devient nourri. Les balles déchiquètent le décor. Elias sent un impact violent dans sa cuisse droite. L'onde de choc traverse le fémur. C'est une sensation de chaleur liquide dans un monde de glace. L'artère n'est pas touchée. Le projectile a traversé le muscle vaste latéral.

Il s'effondre. Le genou percute le sol.

— Impact confirmé ! La cible est au sol !

Les trois hommes rompent la formation. Ils courent vers lui. L'arrogance de la victoire imminente. Ils arrivent à cinq mètres. Elias est prostré, le Glock au sol, à vingt centimètres de sa main.

Le sang rouge vif s'étale sur le béton gris. Il fume dans l'air gelé. La température du liquide est de 37 degrés. Celle du sol est de -19. Le contraste thermique crée une brume légère autour de la plaie.

Le leader arrive le premier. Il pose le canon de son HK416 sur le front d'Elias.

— Fin de partie, vieux débris.

Elias lève les yeux. Il n'y a aucune peur dans ses pupilles. Juste une analyse de trajectoire.

— Regarde en haut, murmure Elias.

Le mercenaire n'a pas le temps de traiter l'information.

Sarah tombe du ciel.

Elle ne tombe pas comme une victime. Elle tombe comme un bloc de tungstène. Ses pieds percutent les épaules du garde de gauche. Elle utilise l'inertie pour pivoter. La lame de céramique décrit un arc de cercle parfait. Elle sectionne la carotide du deuxième garde. Un jet de sang artériel asperge les néons. La lumière devient rouge.

Elias, malgré la douleur, projette son corps en avant. Il saisit la botte du leader. Il tire.

L'homme perd l'équilibre.

Sarah est déjà au sol. Elle glisse sur le sang gelé, saisit le Glock 17. Ses doigts trouvent les rainures de la crosse. Elle est en position de tir, à genoux.

Le leader tente de redresser son fusil. Trop lent. Trop lourd.

— Sarah. Maintenant, ordonne Elias.

Le monde se fige. Le bruit des compresseurs s'efface. On n'entend plus que le battement du cœur de la mule. 60 BPM. Le calme des tueurs nés.

Elle aligne les organes de visée. Le guidon s'insère dans le cran de mire. Point d'impact : le triangle de mort entre les deux yeux.

Elle presse la détente.

Le mécanisme s'enclenche. Le percuteur frappe l'amorce. La poudre brûle. Les gaz se dilatent. L'ogive de 9mm quitte le canon, animée d'une rotation de stabilisation.

Elle ne rate pas.

La tête du leader bascule vers l'arrière. La boîte crânienne explose sous la pression hydrostatique. Des fragments de cerveau et de polycarbonate tapissent le mur de l'entrepôt.

Le corps s'effondre comme une marionnette dont on aurait coupé les fils.

Silence.

La fumée de la poudre se mélange à la vapeur de l'ammoniac.

Elias est allongé sur le côté. Sa main gauche comprime sa cuisse. Le sang s'infiltré entre ses doigts.

Sarah reste immobile, le bras tendu, l'arme vide. La culasse est restée en arrière. Le signe de l'épuisement des munitions.

Le chargeur est vide. Les sept balles ont été consommées.

Elle se tourne vers Elias. Ses yeux sont sauvages. Elle n'est plus la proie. Elle n'est plus la transporteuse. Elle est l'acier.

— Tu as réussi, dit Elias.

Il tousse. Un filet de sang s'échappe de ses lèvres. Le froid s'insinue maintenant dans la plaie ouverte. La nécrose va commencer d'ici vingt minutes si rien n'est fait.

— On doit bouger, dit Sarah.

Elle s'approche de lui. Elle ramasse le HK416 du mort. Elle vérifie le sélecteur de tir. Elle le passe en bandoulière.

— Je ne peux pas marcher, Sarah. Le muscle est sectionné. Je suis un poids mort.

Elle le regarde. Elle évalue la situation avec la froideur qu'il lui a apprise. Elle voit l'homme, la cicatrice, le sang. Elle voit l'outil brisé.

— Je ne t'ai pas demandé ton avis, Chirurgien.

Elle le saisit sous les aisselles. Elle tire. Le corps d'Elias racle le béton.

— On sort d'ici. L'Ancien attend dehors.

Elias ferme les yeux un instant. La douleur est une fréquence radio qu'il essaie de brouiller.

— Sarah. S'il nous rattrape...

Elle s'arrête. Elle le regarde droit dans les yeux. Le tatouage de chronomètre sur son poignet semble battre au rythme des secondes qui s'enfuient.

— S'il nous rattrape, Elias, je lui ferai avaler le Glock.

Ils progressent vers la sortie. Un homme mourant et une femme devenue prédatrice.

Dehors, l'aube commence à blanchir le ciel de Fos-sur-Mer. Une lumière sale sur un monde de fer.

Le chapitre 12 se termine sur le bruit des bottes de Sarah traînant le corps d'Elias vers la liberté, laissant derrière eux un sillage rouge sur le sol immaculé du Quai 1.

La balistique a parlé. La biologie attend son tour.

Chapitre 13

Sept Milligrammes de Plomb

La température extérieure est de deux degrés Celsius. Le vent du large s'engouffre entre les piles de containers. Il transporte des particules de sel et de kérosène. Sarah tire Elias sur le gravier. Le bruit est abrasif. Une fréquence basse qui sature l'air.

Elias pèse soixante-dix-huit kilos. Mort, il pèserait le même poids. Pour l'instant, il n'est qu'une masse inerte qui perd de la chaleur. Sarah sent l'acide lactique brûler ses quadriceps. Elle ne s'arrête pas. Ses poumons rejettent des nuages de vapeur blanche. Son rythme cardiaque est stabilisé à cent soixante battements par minute. Adrénaline pure.

Ils franchissent le seuil du Quai 1. La lumière de l'aube est une insulte grise. Le ciel ressemble à un bloc de béton brut.

Sarah dépose Elias derrière un bloc de soutènement en acier. Elle vérifie le HK416. La culasse est bloquée. Chambre vide. Elle jette l'arme sur le sol. Un bruit métallique inutile. Elle sort le Glock 17 de sa ceinture. La carcasse en polymère est froide.

Elle glisse sa main sous sa ceinture technique. Elle récupère le chargeur. Son dernier atout. Elle l'insère dans le puits du Glock. Le clic de verrouillage est net. Elle tire la culasse. Une cartouche de 9mm Parabellum monte dans la chambre. Sept grammes de plomb et de cuivre. L'unique solution balistique restante.

— Sarah.

La voix d'Elias est un râle. Un mélange d'air et de liquide. Il a les yeux fixés sur les

grues du port. Sa pupille gauche est dilatée. Myosis à droite. Signe d'un traumatisme crânien ou d'une chute de tension sévère. L'hypovolémie gagne du terrain.

— Tais-toi, Elias. Économise l'oxygène.

— Il est là. Je sens son odeur. L'Ancien ne délègue jamais la fin.

Sarah se redresse. Elle scanne l'horizon à 180 degrés. Le port de Fos-sur-Mer est un cimetière industriel. Des squelettes de fer. Des ombres mouvantes.

À cinquante mètres, une silhouette se détache.

L'Ancien.

Il marche sur le quai avec une lenteur calculée. Il porte un pardessus en cachemire gris. Ses chaussures de cuir ciré ne craignent pas la poussière. Il tient une canne à pommeau d'argent dans la main gauche. Sa main droite est enfoncée dans sa poche.

Il n'est pas seul. Deux ombres flanquent sa progression. Des professionnels. Postures basses. MP5 en bandoulière. Ils ne tirent pas encore. Ils attendent le signal du patriarche.

Sarah vérifie sa position. Elle est à découvert. Elias est une cible fixe. Elle doit réduire la distance. Elle doit optimiser la trajectoire du projectile unique.

L'Ancien s'arrête. Il est à trente mètres. Il active sa prothèse vocale. Le son est métallique. Artificiel. Une voix de robot hanté par la nicotine.

— Sarah. Tu as été une transporteuse exemplaire. Jusqu'à ce soir. Rends-moi le contenu. Je laisserai Elias mourir avec dignité.

Sarah ne répond pas. Le dialogue est une perte d'énergie. Elle analyse la géométrie du terrain. Un chariot élévateur abandonné à dix mètres sur sa droite. Un angle de tir potentiel.

— Sarah, insiste la voix synthétique. Regarde Elias. Il n'est déjà plus là. Son cerveau s'éteint. Ne meurs pas pour un homme qui appartient déjà au passé.

Elias serre le poing. Sa main gauche tremble. Parkinson ne l'a pas oublié. Il cherche le regard de Sarah.

— Fais-le, murmure-t-il. Ne rate pas.

Sarah prend une inspiration diaphragmatique profonde. Elle bloque sa respiration. Elle se jette vers le chariot élévateur.

Le premier garde réagit. Son MP5 crache une rafale de trois coups. Les balles percutent le bitume à quelques centimètres des pieds de Sarah. Éclats de pierre. Poussière de quartz.

Sarah glisse derrière la roue massive du chariot. Le caoutchouc est épais de quarante centimètres. Un abri relatif. Elle vérifie l'alignement de ses organes de visée. Guidon. Cran de mire. La cible est nette.

Le deuxième garde avance par le flanc gauche. Il tente un mouvement d'enveloppement. L'Ancien reste immobile au centre. Il sourit. C'est le sourire d'un homme qui possède le temps et le métal.

— Une seule balle, Sarah. Elias me l'a dit un jour. Un bon tueur n'a besoin que d'un battement de cœur. Mais tu n'es pas une tueuse. Tu es une mule.

Sarah sent la sueur couler dans son cou. Le contraste thermique est violent. Son corps

réclame de la chaleur. Son esprit réclame de la précision.

Elle évalue la vitesse du vent. Cinq nœuds. Sud-sud-est. Négligeable pour une portée de trente mètres. La chute de balle sera de zéro.

Elle se déplace sur le côté du chariot. Elle expose son épaule droite.

Le premier garde tire. Une nouvelle rafale. Sarah se rétracte. Elle a identifié sa position exacte. Il est derrière un fût d'huile. Sa tête dépasse de douze centimètres.

Elle ne tire pas. Ce n'est pas sa cible.

— Laissez-moi passer, ordonne l'Ancien à ses hommes. Elle est à moi.

L'Ancien avance. Vingt-cinq mètres. Vingt mètres. Il sort sa main de sa poche. Il tient un revolver Smith & Wesson Model 29. Canon de six pouces. .44 Magnum. Une arme de bourreau.

— Finissons-en, Sarah. Montre-toi.

Sarah regarde Elias. Il a fermé les yeux. Sa respiration est devenue un sifflement ténu. Le stade terminal du choc hémorragique.

Elle se lève. Franchement.

Elle ne cherche pas le couvert. Elle se tient droite, les bras tendus. Prise de visée académique. Isocèle.

L'Ancien s'arrête. Il lève son canon massif. Le diamètre de la bouche du revolver semble immense.

— Adieu, petite mule.

Le temps se fragmente.

L'Ancien presse la détente. Le .44 Magnum tonne. Une détonation sourde qui résonne dans tout le complexe portuaire. La flamme de départ est un éclair orange de trente centimètres.

Sarah bascule sur le côté. La balle de l'Ancien traverse l'air là où son thorax se trouvait une milliseconde plus tôt. Elle percute le montant en acier du chariot élévateur. Le métal se déchire. Un cri de ferraille.

Sarah est au sol. Un genou à terre. Son centre de gravité est bas. Stable.

Elle aligne le Glock 17.

Ses yeux sont fixés sur l'œil droit de l'Ancien. Derrière le verre de ses lunettes de vue.

Elle presse la détente. Deux kilos et demi de pression.

Le percuteur frappe l'amorce. La poudre s'enflamme. La pression des gaz augmente instantanément. La balle de 9mm est expulsée. Elle s'engage dans les rayures du canon. Mouvement de rotation. Stabilisation gyroscopique.

La douille est éjectée sur la droite. Elle tinte sur le sol. Un son de cristal brisé.

La balle franchit la distance. Vingt mètres. Elle fend l'air froid.

L'Ancien n'a pas le temps de réarmer son chien. Il voit le projectile arriver. C'est une certitude physique.

Le plomb percute le verre de la lunette. Le cristal explose en mille diamants de sécurité. La balle pénètre l'orbite droite. Elle traverse le lobe frontal. Elle pulvérise le tronc cérébral. Elle ressort par l'os occipital, emportant avec elle une partie de l'histoire du crime organisé marseillais.

L'Ancien est projeté en arrière. Ses muscles lâchent. Ses nerfs envoient des signaux chaotiques avant de s'éteindre. Il percute le sol. Ses talons frappent le béton une fois. Puis plus rien.

Les deux gardes restent pétrifiés. La hiérarchie vient de s'effondrer en un millième de seconde. Sans patron, il n'y a plus de contrat. Sans contrat, il n'y a plus de raison de mourir.

Sarah ne les regarde pas. Elle maintient son arme pointée sur eux. Son visage est un masque de glace. Son regard est vide de toute humanité. Elle est devenue l'instrument.

— Partez, dit-elle.

Sa voix est un souffle. Mais elle porte plus loin que les moteurs des remorqueurs au loin.

Les gardes reculent. Un pas. Deux pas. Puis ils se détournent et courent vers les ombres du Quai 2. Leurs pas s'estompent.

Le silence revient. Un silence lourd. Pesant.

Sarah baisse le Glock. Elle marche vers Elias. Elle ne range pas l'arme. Elle la garde en main, culasse ouverte. Le chargeur est vide. L'acier est chaud.

Elle s'agenouille près de lui.

Elias a les yeux ouverts. Il regarde le ciel qui devient rose. L'aube est enfin là.

— Sept milligrammes, murmure-t-il.

— Sept grammes, Elias. C'était la dernière.

Il esquisse un sourire. Un filet de sang s'écoule de sa commissure. Ses yeux perdent leur éclat. La vie quitte le corps du Chirurgien par les pores de sa peau.

— C'était... une belle trajectoire, dit-il dans un dernier souffle.

Son cœur s'arrête. Pas de spasme. Juste l'arrêt de la machine.

Sarah reste là. Une minute. Dix minutes.

Elle se relève. Elle range le Glock dans son dos. Elle ramasse le sac de sport qu'elle avait laissé près d'Elias. Elle vérifie le contenu. La drogue de synthèse. Des millions d'euros sous forme de cristaux blancs.

Elle regarde le cadavre de l'Ancien. Puis celui d'Elias.

Elle se détourne. Elle marche vers le sud. Vers la mer.

Le soleil franchit l'horizon. Il illumine les containers, les grues, les flaques de sang. Il illumine la silhouette de Sarah qui s'éloigne.

Elle ne court pas. Elle ne se cache plus.

Elle est la seule survivante d'une équation balistique parfaite.

La nuit est finie. L'acier refroidit.

Sarah disparaît dans la brume du matin, laissant derrière elle le Quai 1 et les fantômes de Fos-sur-Mer.

Rapport terminé.

Chapitre 14

Aube de Fer

Le percuteur frappe le vide. Un son sec. Plastique contre acier. La culasse du Glock 17 reste bloquée en arrière. Arrêtoir engagé. Chambre vide. Le cycle balistique est terminé.

Le silence retombe sur l'entrepôt n°4. C'est un silence de cathédrale industrielle. Les compresseurs du système frigorifique tournent à plein régime. Un bourdonnement à 50 hertz. La température affiche -19 degrés Celsius sur le cadran digital du pilier central. La vapeur d'eau s'échappe des bouches d'aération en volutes lourdes.

Sarah ne bouge pas. Ses doigts sont soudés à la poignée en polymère. Ses articulations sont blanches. Le froid a rétracté ses capillaires. Vasoconstriction périphérique. Elle regarde le canon. Il fume encore. Une légère odeur de perchlorate de potassium flotte dans l'air.

Elias est à cinq mètres.

Il est assis contre une carcasse de porc. Le crochet de métal grince légèrement. Le Chirurgien est en phase de défaillance systémique. Sa main droite, celle qui tremblait, est désormais immobile. Un trou de 9mm occupe l'espace entre sa troisième et sa quatrième côte gauche. L'hémorragie est interne. Le sang remplit la cavité pleurale. Un pneumothorax compressif. Chaque inspiration est un sifflement de membrane déchirée.

Sarah baisse le bras. Ses muscles tétanisent. Elle relâche la pression. Elle marche. Ses bottes tactiques crissent sur le givre. Le sol est une patinoire de sang congelé et de

condensation.

Elle arrive à sa hauteur. Elle s'agenouille. Le mouvement fait craquer le nylon de sa combinaison.

Elias lève les yeux. Ses pupilles sont des têtes d'épingle. Myosis. Choc hypovolémique avancé. La peau de son visage a la couleur du zinc. Le givre a déjà colonisé ses sourcils et les poils de sa barbe de trois jours.

Il essaie de parler. Un filet de sang sombre, presque noir, s'écoule de sa commissure gauche. Le sang est visqueux. Il gèle avant d'atteindre le col de son pardessus en laine.

— Sept... milligrammes, murmure-t-il.

Sa voix est un frottement de papier de verre.

Sarah secoue la tête. Elle sort le chargeur vide de l'arme. Un geste réflexe. Routine de stand de tir.

— Sept grammes, Elias. C'était le poids de la dernière ogive. La trajectoire était parfaite.

Elias esquisse un rictus. Ses dents sont tachées de rouge. Il regarde le plafond, les néons qui vacillent, la structure en acier galvanisé. Il ne voit plus l'entrepôt. Il voit des vecteurs. Des paraboles. Une géométrie de la fin.

— Une belle... trajectoire, dit-il.

Son menton tombe sur sa poitrine. Le sifflement pulmonaire s'arrête. Le muscle cardiaque cesse sa pompe. Fin de la fonction motrice. Elias, le Chirurgien, est

désormais une masse thermique en cours de refroidissement. Une statistique parmi les treize autres corps disséminés dans la zone de stockage.

Sarah reste immobile. Soixante secondes. Elle compte les battements de son propre cœur. 110 BPM. Ça redescend. Elle pose la main sur le front d'Elias. La peau est déjà dure. Elle récupère le Glock. Elle le glisse dans son holster de hanche. L'acier chaud contre sa cuisse est la seule source de chaleur dans cet enfer de glace.

Elle se relève. Ses genoux protestent. Elle ramasse le sac de sport en toile technique. Elle l'ouvre. À l'intérieur, les briques de drogue de synthèse luisent sous les néons. Des cristaux de méthamphétamine de haute pureté. La valeur marchande dépasse l'entendement. Elle referme le zip. Le bruit du plastique qui s'engrène est le seul signal de départ.

Elle marche vers la sortie.

Elle passe devant le corps de l'Ancien. Il est étendu sur le dos, les bras en croix. Son costume trois pièces est ruiné par une décharge de chevrotine reçue plus tôt. Son visage est une abstraction de chair et d'os brisés. Sarah ne s'arrête pas. Elle ne regarde pas les autres. Les hommes de main. Les traîtres. Les exécutants. Ils font partie du décor. Du mobilier industriel.

Elle pousse la porte blindée du sas.

L'air extérieur la percute. Il est moins froid que celui de l'entrepôt, mais chargé de sel et d'humidité. Il est quatre heures cinquante-huit. L'aube pointe sur Fos-sur-Mer. Le ciel est un dégradé de bleu pétrole et de gris de Payne.

Le port s'éveille. Au loin, le gémissement des portiques à containers. Le cri des mouettes. L'odeur de kérosène lourd en provenance des terminaux pétroliers de Lavéra.

Sarah descend la rampe de chargement. Ses pas résonnent sur le béton brut du Quai 1. Elle est seule dans le périmètre. Les voitures de patrouille du Cartel sont garées en cercle, phares éteints, moteurs froids. Les conducteurs sont morts à l'intérieur. Elias a été précis. Une balle par cible. La vitre latérale d'une berline allemande est étoilée. Un impact circulaire au niveau de la tempe du chauffeur.

Elle traverse la zone de stockage à ciel ouvert. Des milliers de containers sont empilés comme des blocs de Lego rouillés. Evergreen. Maersk. MSC. Un labyrinthe d'acier de trois étages de haut.

Elle ne court pas. Elle adopte une marche constante. Quatre kilomètres par heure. L'économie d'effort est une priorité biologique. Elle sent le poids du sac sur son épaule droite. Dix-huit kilos. Le prix de la survie.

À l'horizon, le soleil franchit la ligne d'eau. Un disque orange, terne, filtré par la pollution industrielle. La lumière frappe les structures métalliques des grues. Elles ressemblent à des squelettes de dinosaures attendant le déluge.

Sarah atteint la clôture périmétrale. Le grillage est sectionné. Elle passe à travers. Ses vêtements frottent contre le métal galvanisé. Un accroch sur sa manche gauche. Aucune importance.

Elle arrive au bord de l'eau. Le clapotis est huileux. Des irisés d'hydrocarbures flottent à la surface. La Méditerranée ici n'a rien de bleu. C'est un mélange de boue et de produits chimiques.

Elle s'arrête. Elle pose le sac.

Elle sort le Glock de son holster. Elle retire la culasse. Elle sépare le ressort récupérateur et le canon du châssis en polymère. Elle jette les pièces une par une dans

l'eau noire.

Plouf. Le canon.

Plouf. La culasse.

Plouf. Le ressort.

Plouf. Le châssis.

L'équation est résolue. L'arme n'existe plus. Les témoins n'existent plus. Elias n'est plus qu'un cadavre dans un congélateur géant. Le froid ralentira la décomposition. La police technique et scientifique mettra trois jours à cartographier la scène. Ils ne comprendront pas. Ils chercheront une logique là où il n'y a eu que de la balistique pure.

Sarah ramasse le sac. Elle regarde ses mains. Elles ne tremblent pas.

Elle tourne le dos au Quai 1. Elle marche vers le sud, suivant la ligne de côte défigurée par les raffineries. La brume du matin commence à se lever. Elle enveloppe sa silhouette. Elle devient un spectre parmi les tuyauteries et les réservoirs de gaz.

Au bout de cinq cents mètres, elle aperçoit la route nationale. Les premiers camions de livraison passent dans un souffle pneumatique. Elle ne lève pas le pouce. Elle attend qu'un véhicule utilitaire blanc ralentisse à un croisement.

Elle s'approche du conducteur. Un homme fatigué, les yeux rougis par la nuit.

— Monte, dit l'homme.

Il n'a pas vu le sac. Il n'a pas vu le sang séché sous ses ongles. Il voit juste une femme seule dans la zone portuaire à l'aube.

Sarah monte dans la cabine. L'intérieur sent le tabac froid et le café instantané. Elle

ferme la portière. Le claquement est définitif.

Le camion démarre.

Dans le rétroviseur, Sarah voit l'entrepôt n°4 s'éloigner. Il ressemble à une boîte de conserve géante oubliée sur le béton. Le soleil est maintenant pleinement levé. Il éclaire les vitres brisées et les impacts de balles sur le bardage métallique.

Elle ferme les yeux. Elle ne dort pas. Elle traite les données.

Sept balles. Treize morts. Un sac de vingt millions.

Le ratio est acceptable.

Le camion prend de la vitesse. Il quitte la zone industrielle de Fos. Il s'engage sur l'autoroute A55, direction Marseille. La circulation se densifie. Sarah se fond dans la masse des travailleurs, des logisticiens, des rouages de la machine.

Elle n'est plus la Mule. Elle n'est plus la proie.

Elle est la seule variable restante d'un système qui a fini par s'auto-dévoré.

Le rapport de Marcus V. s'arrête ici.

L'acier a refroidi. Le sang est figé. La trajectoire est close.

Terminé.

FIN

Merci d'avoir lu "Un Chargeur Pour Deux"

Une œuvre écrite par Marcus V.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)